

# LA GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE



## SOMMAIRE :

	Pages		Pages
Action du 606 sur la Vaccine.....	BELIN. 199	Statistique démographique de la ville de	
Ce qu'il faut retenir.....	BOSG. 200	Tours pour 1911.....	L. DUBREUIL-CHAMBARDEL. 216
Variations morphologiques et prédisposition		Nécrologie.	217
morbide.....	L. DUBREUIL-CHAMBARDEL. 201	Nouvelles.	218
Médecins et Médecine en Ethiopie (suite).....	MÉRAB. 203	Bibliographie.	218

## ACTION DU 606 SUR LA VACCINE

Par M. BELIN

Sous-directeur de l'Institut vaccinal de Tours

Étant donnés les résultats heureux obtenus dans le traitement de la syphilis, de certaines formes du paludisme, de la spirillose des poules, de la fièvre récurrente par l'emploi du 606, il paraissait rationnel de chercher à voir quelle pouvait être l'action de la préparation d'Ehrlich sur l'évolution de la variole. Au point de vue expérimental, la vaccine se prêtait fort bien à la résolution du problème, c'est donc à elle que les différents expérimentateurs eurent recours en général.

A notre connaissance, le premier travail publié à ce sujet est celui de LEWIS HART MARKS (1).

Les inoculations vaccinales sont faites, chez le lapin, par la voie veineuse. L'animal est épilé sur le dos au moyen de la pâte épilatoire de Brüning. Il apparaît le 2<sup>e</sup> jour des papules, l'évolution est terminée le 10<sup>e</sup> ou le 12<sup>e</sup> jour, si le vaccin injecté est virulent; s'il est affaibli il n'apparaît que des rougeurs qui disparaissent au plus tard le 7<sup>e</sup> ou le 8<sup>e</sup> jour.

Marks inoculait, « pour être sûr de produire la réaction, une dose de vaccin correspondant à peu près à trois fois la quantité employée généralement pour les vaccinations de l'homme ». Le 606 était injecté soit aussitôt après l'inoculation vaccinale, soit vingt-quatre heures après.

L'auteur a constaté que l'injection de 8 à 10 centigrammes d'arseno-benzol pratiquée immédiatement après la vaccination (par la voie veineuse probablement) peut empêcher complètement la réaction vaccinale. Une dose de 5 centigrammes serait insuffisante. Vingt-quatre heures après l'inoculation, l'action paraît être nulle, même si l'on injecte la dose maxima de 10 centigrammes.

Si l'animal reçoit la pulpe vaccinale sur la peau, le 606 est impuissant à modifier l'évolution de l'éruption « même si l'on fait deux injections l'une après l'autre ».

Marks suppose, avec raison, que cet échec est dû à la

faible vascularisation des parties superficielles de la peau et que, par suite, la substance injectée ne parvient pas jusqu'aux points où se multiplie le virus.

Pour l'auteur, le virus vaccinal compte donc parmi les agents pathogènes qui peuvent être influencés par le remède d'Ehrlich. Il rappelle qu'HALLER s'en est servi avec succès dans deux cas de variole qui, selon cet expérimentateur, auraient eu une issue fatale sans cette intervention (1).

Ces expériences furent reprises en France peu après. G. NICOLLE et A. CONOR, dans une courte note présentée à la Société de Biologie (2), disent s'être servi, comme sujets d'expérience, de 4 enfants, A. B. C. D., âgés respectivement de 1 an, 2 ans et 3 mois, 3 ans et 3 ans et demi, n'ayant jamais été vaccinés antérieurement. Ils sont vaccinés par scarification et « en même temps les enfants B. et D. reçoivent dans les muscles fessiers droits une inoculation de 1 centigramme (B.) et 2 centigrammes (D.) d'arseno-benzol. Aucune réaction locale. L'évolution de la vaccine, le nombre des pustules, leur importance ont été rigoureusement identiques chez les quatre sujets ». Et les auteurs de conclure en disant : « Il semble peu probable que le 606 puisse être appliqué avec succès au traitement de la variole. »

Peu après (3) CAMUS communiquait l'étude la plus complète qui ait été faite à ce sujet.

L'auteur injecte le 606 soit avant la vaccination, soit au moment de l'opération, ou pendant la période d'incubation vaccinale.

L'animal d'expérience choisi est le lapin; les injections sont pratiquées dans les muscles ou dans les veines, avec une solution à 1/200 de 606 Id. faiblement alcaline; le

(1) Über die Wirkung des dioxydiamidoarsenobenzols auf die experimentelle Vaccininfektion des Kaninchens, *Münchener Med. Wochenschr.*, 1910, n° 50.

(2) Comptes rendus de la Société de Biologie, 1911, T. LXX, n° 2, p. 59.

(3) Comptes rendus de la Société de Biologie, 1911, T. LXX, n° 5, p. 158.

(1) *Deutsche med. Wochenschrift*, 1910, n° 41, p. 1896.

vaccin est inoculé sur le dos ou au nez (bord inférieur des narines) conformément à la technique indiquée par Kelsch.

*1<sup>o</sup> Injection de 606 pratiquée avant la vaccination.*

EXPÉRIENCE I. — Injection intra-musculaire faite à raison de 2 centigrammes par kilogramme. L'animal est vacciné trente heures après « sur une surface dorsale de 60 centimètres carrés, avec 1/2 centimètre cube d'une dilution à 1/500 de vaccin déjà éprouvé et on fait deux piqûres à chaque bord inférieur des narines. Quarante-huit heures après la vaccination, on note une rougeur légère de la surface cutanée et un début de réaction à l'endroit des inoculations par piqûres. Au 4<sup>e</sup> jour, la peau présente une éruption de papules presque confluentes; à chaque bord narinaire se voient de belles pustules. Les jours suivants, l'éruption a continué à évoluer normalement. »

EXPÉRIENCE II. — Injection d'une même quantité d'arsenobenzol, par la même voie. L'animal est vacciné cinquante-deux heures après dans les mêmes conditions que le précédent : même résultat.

*2<sup>o</sup> Injection de 606 pratiquée au moment de la vaccination.*

EXPÉRIENCE III. — L'injection est faite cette fois dans la veine marginale de l'oreille, à raison de 2 centigrammes de 606 par kilogramme. La vaccination est faite aussitôt après dans les mêmes conditions que précédemment. « Quarante-huit heures plus tard on note un peu de rougeur sur le dos et une légère réaction à l'endroit des piqûres. Le 3<sup>e</sup> jour, la rougeur papuleuse est nette et abondante sur toute la surface cutanée, les pustules nasales sont bien apparentes à l'endroit de chaque piqûre. L'éruption cutanée donne lieu par la suite à une pustulation confluyente et les éléments du nez se développent normalement. »

EXPÉRIENCE IV. — Les injections sont faites dans les muscles à la dose habituelle et l'animal est vacciné aussitôt après. « L'évolution de la vaccine se produit normalement. »

L'auteur rappelle l'expérience de C. Nicolle et A. Connor, relatée ci-dessus et constate que la proportion de médicament employée par lui est dix fois plus considérable que celle dont firent usage ces deux expérimentateurs chez les enfants vaccinés par eux, et cependant le résultat a été également négatif.

*3<sup>o</sup> Injection de 606 pratiquée pendant l'incubation vaccinale.*

EXPÉRIENCE V. — L'inoculation vaccinale est pratiquée quarante-huit heures avant l'injection intra-musculaire de 606; « à ce moment la surface inoculée est un peu rouge et l'endroit des piqûres nasales s'indique par une faible réaction. Le lendemain, la peau présente des papules rouges bien nettes et l'on voit quatre pustulettes aux narines. Au 4<sup>e</sup> jour, toute la surface d'inoculation est parsemée de belles pustules et l'éruption nasale a parfaitement évolué. Les jours suivants le vaccin continue sa marche régulière. »

« En résumé, il ressort nettement de ces expériences que le 606, à la dose de 2 centigrammes par kilogramme, n'influence pas d'une façon appréciable l'évolution de la vaccine chez le lapin. Les résultats sont sensiblement les mêmes quand l'injection du 606 accompagne, précède ou suit la vaccination; l'éruption n'est modifiée ni dans sa durée, ni dans son intensité. »

Dans une seconde communication (1) Camus tire une

nouvelle conclusion de ses recherches; très rationnellement, dit-il, on peut instituer un traitement de la syphilis avec le 606 sans gêner l'évolution d'une vaccination et sans influencer l'immunité du sujet contre la variole, et il ajoute même : « La syphilis et la variole ne s'excluent pas réciproquement, et, dans certains cas, il pourrait y avoir grand danger à voir disparaître l'immunité contre la variole à l'occasion d'un traitement par le 606. A ce point de vue nos expériences ont donc quelque intérêt. »

On pouvait s'en douter *a priori* et au point de vue théorique on se prend à regretter qu'il en soit ainsi car l'immunité apparaîtrait alors moins obscure.

La fin du travail est consacrée à la discussion des expériences de Lewis Hart Marks, que nous avons exposées plus haut. Camus dit avec raison : « Les expériences de M. Lewis Hart Marks, qui sont certainement les plus tendancielles, ne me semblent pas favorables à cette application thérapeutique. Lewis Hart Marks a, en effet, montré que le 606 peut empêcher l'évolution de la vaccine, mais les conditions dans lesquelles il s'est placé pour arriver à cette conclusion sont un peu trop spéciales. Pour agir sur le vaccin avec le 606, il a dû vacciner ses animaux par injection intravasculaire et faire suivre de très près cette inoculation de l'injection, également intraveineuse d'une dose très considérable de médicament. »

Camus a cherché à voir si une injection intramusculaire de 606 à la dose maxima de 10 centigrammes par kilogramme empêche l'évolution d'une vaccination pratiquée en même temps.

EXPÉRIENCE XV. — Le lapin est vacciné sur une surface de 130 centimètres carrés avec une dilution à 1/100 de vaccin actif et par piqûres sur le bord nasal et sur la muqueuse buccale. « La vaccine s'est développée normalement et le 5<sup>e</sup> jour on pouvait observer une belle éruption dorsale, confluyente par places et, à l'endroit de toutes les piqûres, des éléments vaccinaux bien formés. »

Cette expérience confirme le résultat de H. Marks qui, comme nous l'avons vu, n'a pas pu empêcher l'évolution vaccinale quand l'animal est inoculé sur la peau, même s'il est fait deux injections de 606, l'une de 5 centigrammes par kilogramme au moment de la vaccination, l'autre de 4 centigrammes le lendemain.

D'ailleurs la dose de 10 centigrammes est une dose limite, mal supportée dans deux cas sur trois, au cours d'une expérience faite par Camus :

1<sup>er</sup> Lapin, 2 kil. 850, mort après 48 heures, ayant perdu 200 grammes ;

2<sup>e</sup> Lapin, 2 kil. 150, mort après 3 jours, ayant perdu 250 grammes.

Cependant, il y a eu chez ce dernier lapin un retard très notable de l'évolution vaccinale. « Après plus de trois jours aucun indice de début d'éruption n'existait sur la peau et au nez ; les trois piqûres de la muqueuse buccale étaient seules un tout petit peu papuleuses. L'état d'affaiblissement de l'animal peut d'ailleurs à lui seul entraîner un tel résultat ; on constate souvent, en effet, chez des animaux malades, l'avortement de l'éruption vaccinale ; aussi je ne puis, sans réserve, admettre qu'il s'agisse ici d'une action directe du médicament sur le vaccin. »

3<sup>e</sup> Lapin, 2 kil. 850, a présenté sur la peau du dos, à l'endroit de l'inoculation, une belle éruption confluyente, au nez et sur la muqueuse buccale des éléments bien développés. Au 5<sup>e</sup> jour son poids était de 2 k. 250.

Pour Camus, le 606 n'a pas d'action spécifique sur la vaccine, et les expériences faites jusqu'à ce jour « ne per-

(1) Comptes rendus de la Soc. de Biologie, 1914, T. LXX, n<sup>o</sup> 8, p. 254.



mettent pas de fonder d'expériences sérieuses sur sa valeur thérapeutique dans la variole ».

Les conclusions de H. Marks et de Camus sont donc très nettement opposées : pour l'un il est rationnel d'employer le 606 dans le traitement de la variole, pour l'autre cette intervention est inutile.

Or, j'ai eu l'occasion, au cours d'expériences récentes, de constater que l'éruption cutanée se prête fort mal à l'étude des variations d'intensité réactionnelle, il apparaît un nombre plus ou moins grand de pustules, mais il est souvent fort difficile de noter les différences de développement. Par contre, les symptômes oculaires, qui se manifestent au cours de l'évolution vaccinale cornéenne, sont passibles de variation très nettement appréciables qui donnent à cette manifestation pathologique une sensibilité qui est précieuse en l'occurrence. C'est ainsi que je suis parvenu, dans certaines conditions, à empêcher l'apparition de l'ulcère cornéen et à diminuer considérablement la suppuration, sans cependant modifier sensiblement l'éruption cutanée qui se développait en même temps.

J'ai donc pensé que si le 606 avait une action quelconque sur le virus vaccinal, elle se manifesterait par quelques variations dans le tableau symptomatique de l'infection cornéenne.

Trois lapins sont inoculés sur la peau dans les mêmes conditions, avec la même quantité d'une même dilution à 1 p. 1000 de pulpe vaccinale virulente : je pratique, en outre, trois scarifications verticales sur chacune des cornées droites.

Le premier lapin pesant 2 kgr. 730 sert de témoin.

Le second, du poids de 2 kgr. 500, reçoit 2,5 centigrammes, soit 1 centigramme par kilogramme d'animal, de salvarsan, une moitié par la voie veineuse, l'autre moitié en injection sous-cutanée pratiquée au centre de la surface vaccinée.

Au troisième, dont le poids est de 2 kilogrammes, il est injecté 1 centigramme de salvarsan par la voie veineuse, et, dans la suite, chaque jour, il reçoit un centigrade d'arsenobenzol, émulsionné dans l'huile, suivant la technique Lafay, alternativement sous la peau et dans les muscles fessiers : ces injections sont faites à raison d'un demi-centigramme matin et soir pendant les cinq premiers jours.

Malgré cela, l'éruption vaccinale fut en tous points la même chez les trois animaux.

Au niveau des cornées, les symptômes notés furent les suivants :

DEUXIÈME JOUR. — *Témoin* : Légère congestion ; un peu de chemosis ; un peu de pus ; nombreuses petites dépressions punctiformes au niveau des scarifications.

2° *Lapin* : Congestion assez vive ; un peu de pus.

3° *Lapin* : Vive congestion ; un peu de pus ; petites dépressions punctiformes.

TROISIÈME JOUR. — *Témoin* : Vive congestion ; chemosis ; légère opacité de la cornée au centre et vers la partie supérieure ; un peu de pus.

2° *Lapin* : Très vive congestion ; apparition d'un très large ulcère ; larmoiement ; un peu de pus.

3° *Lapin* : Mêmes symptômes que chez le précédent, mais plus accentués ; l'ulcère est net, l'œil est clos.

QUATRIÈME JOUR. — *Témoin* : Vive congestion ; chemosis ; pus assez peu abondant.

2° *Lapin* : Très vive congestion ; ulcère net ; pus assez abondant ; larmoiement.

3° *Lapin* : Mêmes symptômes que le précédent.

CINQUIÈME JOUR. — *Témoin* : Congestion moins intense ; pus moins abondant ; ulcère de 3 millimètres de diamètre peu accusé.

2° *Lapin* : Congestion très vive ; l'ulcère a disparu, il n'y a

plus que quelques érosions ; la cornée est légèrement opaque à sa partie supérieure ; pus assez abondant ; larmoiement.

3° *Lapin* : La congestion diminue, elle est encore vive cependant ; on aperçoit encore l'ulcère qui disparaît peu à peu ; la cornée est légèrement opalescente ; très peu de pus.

SIXIÈME JOUR. — *Témoin* : La congestion a presque complètement disparu ; larmoiement ; pus peu abondant ; l'opacité de la cornée qui avait disparu, se manifeste à nouveau vers la partie supérieure, mais elle est peu intense ; l'ulcère a disparu, il n'y a plus que quelques érosions au centre de la cornée.

2° *Lapin* : Assez vive congestion ; très peu de pus ; plus de larmoiement ; l'opacité cornéenne persiste ; quelques érosions sur la cornée très peu accusées.

3° *Lapin* : Assez vives congestion ; ni larmoiement ni pus ; l'ulcère est encore visible.

SEPTIÈME JOUR. — *Témoin* : Aucun changement.

2° *Lapin* : Un peu plus congestionné que l'œil du témoin ; la cornée est plus opalescente, mais les érosions sont moins nombreuses.

3° *Lapin* : La congestion est moins intense que chez les deux autres ; l'opacité cornéenne est très légère, les érosions sont moins nettes.

HUITIÈME JOUR. — *Témoin* : Légère congestion ; ulcère très peu accusé.

2° *Lapin* : Il semble que les érosions soient plus nombreuses, l'œil est clos.

3° *Lapin* : Les symptômes sont moins accusés que chez les précédents, l'ulcère a presque complètement disparu.

DIXIÈME JOUR. — *Témoin* : La congestion conjonctivale a presque complètement disparu ; petit ulcère irrégulier.

2° *Lapin* : Très légère congestion ; légère opacité de la cornée ; quelques dépressions punctiformes.

3° *Lapin* : Mêmes symptômes que chez le précédent.

ONZIÈME JOUR. — *Témoin* : Dépressions punctiformes à peine perceptibles.

2° *Lapin* : La taie est plus marquée qu'hier.

3° *Lapin* : Opacité un peu moins accusée que chez le précédent.

TREIZIÈME JOUR. — *Témoin* : Très petite tache.

2° *Lapin* et 3° *Lapin* : L'opacité est moins nette que le 11<sup>e</sup> jour.

QUINZIÈME JOUR. — Tous les symptômes ont à peu près complètement disparu chez tous.

*Conclusions.* — Les symptômes oculaires n'ont donc pas été sensiblement influencés par les injections de 606 quel qu'en ait été le nombre.

Quant à l'éruption cutanée elle a eu, comme dans toutes les tentatives précédentes, une évolution absolument normale, même au niveau du point d'injection de l'arsenobenzol.

En présence de cet ensemble de résultats négatifs il ne semble pas que le remède d'Ehrlich ait une action spécifique sur le virus vaccinal. Aussi les faits rapportés par Haller paraissent quelque peu surprenants, et il serait désirable que ce mode de traitement de la variole soit essayé à nouveau, d'autant qu'il y aurait là, de la part des deux virus, une différence de sensibilité considérable vis-à-vis de cette substance, ce qui constituerait un argument nouveau et qui, cette fois, serait d'une réelle valeur en faveur de la dualité des agents de la variole et de la vaccine.

# CE QU'IL FAUT RETENIR

Par le Docteur Bosc

Ancien interne des hôpitaux de Paris

## 1) ECZÉMA DES NOURRISSONS.

Il y a des formes légères, la traditionnelle « croûte de lait », qu'on améliore ou guérit, en réglant le régime alimentaire, en diminuant la ration de lait, en usant de certains moyens locaux dont les plus utiles sont les pansements, qui mettent à l'abri de l'air et des poussières, et qui doivent être aseptiques à l'exclusion de tout topique irritant. Mais il est des formes graves, caractérisées par l'intensité de l'inflammation, son extension au cou, au tronc et aux membres, et par l'extrême degré du prurit : ces enfants ont des troubles dyspeptiques à rechutes, ils sont agités, font entendre des cris incessants, et perdent plus ou moins complètement le sommeil : ils ont de temps à autre des poussées de fièvre, leur poids reste stationnaire ou diminue, ils finissent par se cachectiser, et peuvent alors être emportés par une complication, le plus souvent érythème suraiguë ou broncho-pneumonie.

Dans ces formes graves, toutes les médications restent inefficaces, n'ayant d'autre utilité que de faire patienter les parents pendant leurs essais successifs. C'est pour ces cas qu'on vient de conseiller un traitement qui a donné des résultats remarquables : le séjour en montagne, à l'altitude de 1.000 à 1.500 mètres. Les nourrissons supportent admirablement ces hauteurs, aussi bien en hiver qu'en été, et on les laisse dehors, toutes les fois que l'état de l'atmosphère et de la température le permet. Dès la fin de la première semaine, l'amélioration se dessine ; un séjour d'un mois à six semaines est en général suffisant pour obtenir la guérison. Pour les très nombreux nourrissons, auxquels on ne peut offrir cette cure d'altitude, il y a encore un procédé héroïque..... qui consiste à attendre avec résignation la fin de leur seconde année, époque à laquelle l'eczéma des nourrissons disparaît le plus souvent spontanément.

## 2) HYPERTENSION ARTÉRIELLE RELATIVE

On prend la tension artérielle d'un malade, elle atteint 14, on la déclare normale : un autre mesure 20, on tremble déjà pour ses artères. Le premier cependant peut être un hypertendu, et le second ne l'être point. C'est qu'il existe en effet une tension maxima normale, physiologique, ne s'accompagnant d'aucun trouble morbide, d'aucune tare viscérale, et pouvant varier dans des limites assez étendues, de 12 à 18 par exemple d'un individu à l'autre.

Il est des personnes normales, à petit cœur, petite aorte, petite tension ; il en est d'autres à gros cœur, grosse aorte et tension relativement élevée. Pour les uns et les autres, l'hypertension pathologique commence à un chiffre très variable : l'individu dont la tension est de 12 aura déjà, avec une tension à 20 une hypertension pathologique relativement considérable, à pronostic grave ; ce même chiffre décelera une hypertension très minime, quasi négligeable chez celui dont la tension normale est de 18. En un mot, un chiffre d'hypertension maxima ne vaut que relativement au malade considéré.

Les plus perfectionnés des sphygmomètres ou oscillomètres ne devront pas faire oublier cette notion clinique du coefficient individuel : sa recherche évitera parfois de brandir d'une façon prématurée le spectre de l'artériosclérose et de mettre en branle la cohorte, d'ailleurs anodine, des médicaments réputés hypotenseurs.

## 3) INJECTIONS SOUS-CUTANÉES D'OXYGÈNE

On sait ce que vaut le ballon d'oxygène, accompagnateur obligatoire de toute agonie dyspnéique : son entrée en scène suffit à faire soupçonner aux familles un cas désespéré. On a songé récemment à l'utiliser d'une façon plus efficace, dans tous les états asphyxiques d'origine toxique (urémie, coma, diabétique, intoxication par l'oxyde de carbone, etc.), ceux en particulier où l'élément toxique s'associe à l'élément mécanique (bronchite des emphysémateux et des cardiaques, bronchite capillaire, broncho-pneumonie, pneumonie passive, etc...). La technique est facile : une aiguille de Pravaz est piquée dans le tissu cellulaire sous-cutané de la face externe de la cuisse ou de la paroi abdominale antérieure : on s'assure pour éviter une embolie gazeuse, que l'aiguille n'a pas piqué une veine, en aspirant légèrement avec une seringue ; on ajuste alors sur l'aiguille (on met un peu d'ouate dans son châteon pour filtrer les quelques poussières que l'oxygène pourrait contenir) le tube en caoutchouc du ballon au moyen d'un fil très serré : il ne reste plus qu'à comprimer légèrement le ballon pour que les bulles de gaz pénètrent doucement sous la peau. La quantité injectée n'a pas besoin d'être mesurée d'une façon très précise, ce gaz n'étant nullement toxique, on pousse la tumeur sous-cutanée jusqu'au volume d'une grosse orange ou même plus, et on ferme l'orifice d'entrée au collodion.

On peut hâter la résorption de la tumeur par un léger massage, et l'injection peut se répéter plusieurs fois par jour de suite sans inconvénient. Le malade la réclame le plus souvent, tellement il en ressent les bienfaits : on voit la cyanose disparaître, la respiration devenir moins rapide et plus ample, l'état général s'améliorer ; parfois même on obtient une guérison dans les cas les plus désespérés, ces injections répétées ayant permis au patient, en le faisant respirer, d'atteindre la crise libératrice spontanée de sa maladie.

## 4) PROCÉDÉ DE MOTHE-MARION

On a mis du temps à s'apercevoir que le Kocher ne vaut rien, on ne lui reconnaît aujourd'hui qu'une indication : la luxation sous-coracoïdienne. Dans les variétés intra-coracoïdienne et sous-claviculaire, il échoue régulièrement si l'on n'a pas transformé au préalable ces variétés en sous-coracoïdienne.

Douloureux et inconstant, insuffisamment connu dans ses différents détails, et souvent mal appliqué, il tend aujourd'hui à être remplacé par le procédé Mothe-Marion, qui se résume dans l'extension en abduction un peu



haute : 1° Le malade est assis sur une chaise, le côté sain regardant un anneau, une poignée de porte, un poteau, etc..., pouvant servir de point d'appui. — 2° On passe sous l'aisselle du côté luxé le milieu d'une bande solide, dont les deux chefs sont ramenés derrière la nuque, pour se fixer à ce point d'appui. — 3° Sur la partie postérieure de l'extrémité inférieure du bras, on applique le milieu d'une serviette, dont les deux chefs ramenés en avant, et entre-croisés devant le coude (dont la face antérieure est garnie d'un peu d'ouate) passent de chaque côté de l'extrémité supérieure de l'avant-bras, et sont noués ensemble. — 4° Un aide quelconque, de préférence un peu lourd, saisit à deux mains l'anse ainsi formée, et, plaçant ses pieds à 30 ou 40 centimètres de la chaise, se laisse aller doucement à la renverse, ne tirant pas avec ses bras qu'il doit laisser étendus, n'agissant que par son propre poids. — 5° Au moment où la traction commence, le médecin saisit le poignet du membre luxé, de façon à maintenir en flexion l'avant-bras sur le bras, et à empêcher ainsi le glissement de l'écharpe. De sa main libre, il explore l'épaule, et surveille les mouvements de la tête humérale : il a placé ses pieds en travers, devant ceux de l'aide pour empêcher celui-ci de glisser. — 6° Au bout de cinq à dix minutes la réduction est obtenue, et s'annonce par le claquement sec habituel : ou bien la tête est arrivée sous la cavité glénoïde, mais ne bouge plus, auquel cas on termine par une manœuvre d'élévation : le médecin place dans l'aisselle son avant-bras, qui soulève autant que possible l'humérus, il ordonne à l'aide de cesser brusquement la traction, en même temps que lui-même abaisse l'avant-bras du blessé : ce mouvement de bascule projette la tête en haut et en dehors, et la fait rentrer dans la glène. Cette méthode, ni dangereuse ni douloureuse, paraît infaillible pour toutes les variétés de luxation récente.

#### 5) LAVAGE D'ESTOMAC.

Le lavage d'estomac a connu une période brillante, et, appliqué indistinctement à toutes les affections gastriques, a guéri bien des estomacs qu'il ne soulagerait même plus aujourd'hui. Il lui reste une indication très précise, ce sont tous les cas où l'estomac doit être évacué rapidement (empoisonnements, vomissements post-opératoires par dilatation stomacale aiguë etc.), et une indication relative et transitoire : la rétention gastrique par sténose du pylore. En dehors de ces faits, le lavage peut encore donner occasionnellement de bons résultats chez des sujets nerveux, et supprimer quelques symptômes, comme l'anorexie, les éructations : les vomissements, etc., mais alors il agit plutôt sur le psychisme du malade que sur son estomac. Il a par contre de multiples contre-indications : les hémorragies gastriques, où il ne sera autorisé que trois ou quatre

semaines après l'accident, les affections cardiaques, l'anévrysme de l'aorte, l'artério-sclérose avancée, etc.

S'il y a nécessité à la pratiquer, il faut se garder d'introduire de grandes quantités de liquide, on se contentera de 200 à 250 centimètres cubes à chaque fois, et on cherchera à vider aussitôt l'estomac en invitant le sujet à contracter ses muscles abdominaux, tout en retenant sa respiration : de cette manière l'estomac peut être vidé et nettoyé en quatre ou cinq applications, même si la rétention est considérable. Dans tous les cas où il n'y a pas urgence et où l'occlusion pylorique n'est pas complète, on peut remplacer le lavage au tube, toujours désagréable, par l'auto-lavage : pour cela, le malade ingère 120 à 250 centimètres cubes d'eau tiède, et légèrement alcaline, puis se couche sur le ventre, et respire aussi profondément que possible.

Quinze à vingt respirations sont suffisantes pour chasser le contenu de l'estomac par le pylore. Cet auto lavage se pratique environ cinq heures après le principal repas, deux ou trois heures après un léger déjeuner, ou encore le matin à jeun.

#### 6) ENFANT UNIQUE.

Les médecins d'un très prochain avenir devront se faire à une pathologie un peu spéciale : en la circonstance, il s'agit d'enfants à tendance névropathique très nette sous forme soit de neurasthénie, soit d'hystérie, et dont la tare nerveuse se traduit par un état d'anxiété, par des troubles du sommeil, des frayeurs nocturnes, de l'incontinence d'urine, etc. Leurs fonctions digestives sont souvent compromises tantôt par une anorexie tenace, tantôt par des vomissements habituels : d'autres ont de la constipation avec catarrhe récidivant du gros intestin. Si ces enfants tombent malades, ils ont des manifestations morbides prolongées, difficiles à expliquer : les maladies intercurrentes ont chez eux une marche atypique, et celles qui ont un facteur nerveux présentent souvent des formes très graves. En bonne santé, leur caractère offre des anomalies, qui ne donnent ni joie aux parents ni tranquillité aux professeurs. Cette psycho-pathologie concerne des enfants uniques, élevés dans un excès de tendresse, et qui dès le plus jeune âge se sentent l'objet d'attentions exagérées ; comme le dit judicieusement l'auteur de cette découverte, la prophylaxie et le traitement sont faciles et découlent de l'étiologie : il suffit de donner des frères et des sœurs à ce jeune névropathe.

*D'après les Docteurs Marfan, A. Martinet, Ramond, Moissonnet, G. Martinet, Jumeau et Friedjung.*

## VARIATIONS MORPHOLOGIQUES & PREDISPOSITION MORBIDE

Il y a plus de trente ans que le professeur Le Double, le savant anatomiste tourangeau, a, le premier, énoncé la loi de pathologie générale qui porte son nom et qui veut que, lorsqu'un organe est atteint de variations morphologiques il soit plus sujet qu'un organe normal à être atteint par les divers processus pathologiques.

Ces temps derniers, l'étude des organes surnuméraires ou

malformés a fait l'objet de travaux importants. La loi de Le Double s'y trouve confirmée de façon très nette et nous sommes heureux de donner ici les conclusions de deux mémoires récents.

M<sup>me</sup> Eisenberg-Paperin, dans les *Ovaires surnuméraires* (thèse Paris, juillet 1911), écrit ceci à la page 25 :

« Nous venons de voir que les fonctions physiologiques des ovaires contigus ou aberrants étaient identiques à celles des ovaires normalement situés. Cette analogie se retrouve en ce qui concerne les états pathologiques, et, de fait, les ovaires supplémentaires sont très souvent le siège de lésions inflammatoires kystiques et néoplasiques tout à fait comparables à celles des ovaires normaux.

Chez la femme adulte la présence d'ovaires surnuméraires sains ne se manifeste par aucun signe extérieur, et ces organes anormaux sont des trouvailles faites au cours d'autopsie ou d'interventions chirurgicales.

Il n'en est plus de même lorsque ces ovaires sont le siège de phénomènes inflammatoires ou néoplasiques et ils se manifestent par des symptômes absolument semblables à ceux que l'on observe pour les ovaires normaux.

De plus, ils peuvent être le point de départ de processus pathologiques grâce à l'activité fonctionnelle quelquefois intense dont ils sont le siège. Ainsi s'explique la fréquence relative des phénomènes qui sont signalés dans un certain nombre d'observations; les plus fréquents sont les dégénérescences kystiques simples ou papillomateuses; dans quelques cas il s'agissait de kystes dermoïdes, et toujours il était question de tumeur intra-péritonéale, rétro-péritonéale ou extra-péritonéale suivant leur volume et le siège de l'ovaire surnuméraire ».

Dans un volumineux mémoire sur *l'Ectopie simple congénitale du rein* (Paris, Vigot, éditeur, 1911) le Dr Girard étudie la pathologie de ces reins mal placés et présente les considérations suivantes sur la fréquence des lésions pathologiques constatées sur les reins ectopiques (page 57):

« A l'heure actuelle, le côté clinique de la question est donc relativement peu connu, et nombre de chirurgiens ne considèrent encore l'ectopie rénale simple congénitale que comme une de ces monstruosités dont la connaissance est pratiquement négligeable.

Cette opinion est absolument erronée, ainsi que nous pensons pouvoir le démontrer. Et à ce propos nous pouvons rappeler que certaines anomalies congénitales du rein, en particulier le rein en fer à cheval, le rein unique, ont aujourd'hui conquis droit de cité en chirurgie rénale, alors qu'il y a encore peu d'années, elles étaient complètement ignorées en clinique, pour le plus grand dommage des malades d'ailleurs.

Nous avons vu, dans l'étude anatomique qui précède, que la fréquence de l'ectopie simple congénitale du rein était approximativement de 1 p. 500, rapport que nous croyons trop faible.

Le rapprochement du nombre total des observations que nous rapportons (360) de celui des observations cliniques (111) montre que dans environ un tiers des cas, le rein ectopique a été cause de troubles, soit par sa présence seule, soit par son état de maladie. Et nous pouvons dès maintenant affirmer que ce rapport est bien au-dessous de la vérité. En effet, nous devons tout d'abord tenir compte de ce fait que 100 des observations cliniques ont été publiées dans ces vingt dernières années, alors que les observations anatomiques s'échelonnent sur une période qui va de BAUHN (1589) à nos jours. D'autre

part, si dans quelques très rares observations anatomiques nous pouvons relever des renseignements plus ou moins vagues sur les antécédents des sujets autopsiés (HOHL, WINS, TENCHINI, MÉRIER, MURRI), dans la grosse majorité des cas les symptômes déterminés pendant la vie par l'ectopie rénale n'ont pas été rapportés parce que méconnus, ou parce que la nécropsie fut pratiquée par un anatomiste ignorant les antécédents du sujet.

Et cependant l'examen anatomo-pathologique du rein montra nombre de fois des altérations de cet organe, du bassinet et de l'uretère. Il est évident que dans ces cas les symptômes de maladie ont existé et qu'ils ont été méconnus. Nous pouvons citer les cas de CANTON CHOPART, CUTORE, où il y avait calculose du rein, un cas de NAUMANN où il y avait hydronéphrose et dilatation de l'uretère, les cas de WATSON, HERBERT, CHRÉTIEN, qui signalent la dilatation du bassinet, ceux de MARZOLO, LOMBROSO, HEBB, GUELMET CINISELLI, où l'uretère était très dilaté, ceux de CARRIEU et de ROUVILLE, de LAWRENCE, de MUMRO, où l'uretère était dilaté au-dessus d'un rétrécissement brusque de ce conduit; enfin, POIRIER trouve un kyste énorme développé à la partie supérieure d'un rein ectopie, POTHERAT et MORDRET de la dégénérescence kystique; GRUBER, JANOT et PRATOIS, MARZOLO, SUTHERLAND et EDINGTON signalent des lésions de néphrite, DROUIN un rein dur squirrheux, BLOCH, CARRIEU et de ROUVILLE une grande mobilité du rein ectopie, HEBB, MURRI, de la tuberculose. Et nous ne parlons pas des cas où le rein resté sain était plus ou moins mobile, par conséquent susceptible de déterminer des troubles.

Nous pouvons ajouter en outre qu'il est certainement nombre de cas qui ont échappé à la vérification anatomique ou opératoire, soit parce que le rein ectopique n'aura déterminé que des malaises insignifiants, soit parce qu'un diagnostic erroné aura fait traiter pour une autre affection le malade porteur de cette anomalie. Il est très vraisemblable d'admettre cette dernière hypothèse, étant donné ainsi que nous le verrons au chapitre diagnostique, le nombre relativement énorme de cas où il y eut erreur ou même absence de diagnostic.

De ce qui précède, nous pensons pouvoir conclure que le nombre des observations cliniques pourrait être beaucoup plus élevé; que, d'autre part, le rein ectopique est proportionnellement bien plus souvent malade ou cause de troubles que le rein en situation normale; que, par conséquent, sa fréquence clinique est proportionnellement beaucoup plus grande que sa fréquence anatomique ».

Les conclusions très nettes des deux ouvrages que nous venons de citer sont particulièrement instructives. Elles sont la confirmation évidente de la proposition que le professeur Le Double écrivait en 1879 :

« L'anomalie des viscères comme cause prédisposante de leur dégénérescence, de leur inflammation, et même de maladies pour les parties voisines, est, en pathologie générale, le corollaire de la grande loi biologique proclamée par le naturaliste Darwin, la lutte pour l'existence. » Dr L. D.-C.

**DIABÈTE : PAUL FOUGERON**



## MÉDECINS &amp; MÉDECINE EN ÉTHIOPIE

Par le D<sup>r</sup> MÉRAB, de la Faculté de Paris

Médecin particulier de S. M. I. le Négus Ménélik II

(Suite)

La spléno-mégalie ou grosse-rate, est pour eux toujours d'origine paludique : le remède en est le *meder-imbouai* : on macère environ 500 grammes de racine dans 10 litres de tedje : 2 cuillerées à soupe par jour : comme dans maintes circonstances on recherche la diurèse et l'activité des fonctions intestinales. Comme nous le disons ailleurs, le *meder imbouai* est une cucurbitacée rampante très voisine de notre concombre sauvage connu sous le nom scientifique d'*Ecballium elaterium* dont le principe, l'élatérine, est un drastique plus violent que la coloquinte, et, pour cette raison, inusité. Il est un certain nombre de simples fort dangereux connus par les Abyssins, comme encore le *sequirity* (*abrus precatorius*) et trois ou quatre autres.

Il y a une maladie appelée mal d'*Amora* (*Amora*, oiseau de proie, terme générique comprenant aussi bien le marabout que le vautour), donnée par un rapace qui a tourné au-dessus d'un homme, et qui consiste en une faiblesse et un amaigrissement progressifs. Cette maladie, dont on n'a pas pu me montrer un exemple typique, est traitée comme suit : une vieille sorcière s'en va le long des ruisseaux ramasser une herbe rare et dont on garde le secret ; la veille, le malade doit boire l'eau fraîche de source et non de rivière, en dehors du logis et non dans la demeure, si l'on tient à éviter des effets désastreux : on se tient au soleil et vers midi on se lave la tête et tout le corps avec une macération de cette plante ; on appelle un vieux, le plus décati du quartier, pour le faire regarder dans l'eau de lavage ; il y doit voir les ailes, le bec, la queue ou les plumes de l'oiseau malfaiteur. Le malade, qui a l'esprit tendu et regarde très attentivement le vieux, guérit comme par enchantement dès que celui-ci déclare apercevoir une de ces parties de l'*Amora* ; dans le cas contraire, son état s'empire. On voit d'ici la nature hystérique ou psychique de cette maladie. Sa cure peut en être citée comme un modèle de thérapeutique par suggestion dont nous avons mentionné quelques autres pratiques dans les Généralités. — Contre les douleurs de côté on donne une macération de tounjoute, petit arbuste à feuilles glauques.

L'impuissance est produite surtout par le *bouda* « le mauvais œil » des gens de certaines professions ; elle s'appelle en abyssin « *yédekama* » (fatigue) et se traite par la mixture savante et efficace suivante : une pincée des graines d'une plante dite *kerat* (*acacia ethbaïca*) autant du *qui zouha* ; fruits de l'*imbouaja* n° 7 ; les exprimer ensemble et mélanger avec du talla de deuxième cru ; laisser le tout macérer dans un endroit qui ne risque pas d'être ombré par un homme ou une femme qui auraient eu des relations charnelles cette nuit (nous avons déjà mentionné la terreur qu'inspire cet ombre macabre) ; on boit de cette mixture, et on prend par-dessus force bière de deuxième qualité ; le but visé est des vomissements abondants et le lavage d'estomac : il faut qu'on vomisse jusqu'au sang ! — On fera bien, avant d'arriver à cette extrémité, d'essayer le remède bénin que voici : s'il s'agit d'un homme on lui donne à manger de la viande d'une variété minuscule d'antilope dite *midakoua* qui abonde dans le bassin de l'aouache ; s'il s'agit d'une femme, il faut lui servir la chair de la femelle du même gibier. —

Ces remèdes et d'autres s'emploient couramment dans des cas spéciaux, *ad erripiendam virginitatem* : ces cas se présentent très fréquemment, paraît-il, chez ce peuple, pour plusieurs raisons, dont une est l'extrême jeunesse du sexe au mariage. Nous le disons au chapitre des *institutions civiles*, on marie souvent des fillettes de 10 à 12 ans. — Avec ces moyens ou d'autres encore, l'effet recherché est toujours obtenu, qu'il y ait eu spasme chez l'une ou atonie chez l'autre.

On m'a signalé quelque cas de fièvre récurrente, surtout à l'intérieur.

En trois ans, je n'ai vu que trois cas d'éléphantiasis dont la nature filarienne (*F. Bancrofti*) n'était rien moins qu'évidente. Il ne m'a pas été non plus donné de voir en Abyssinie le ver de Médine qui serait plus fréquent dans les régions égyptiennes. Bruce, dans son voyage, parle du ver des Pharaons (*Voyage en Nubie et en Abyssinie*).

Le pied de Madura doit être également bien rare ; je n'en ai point rencontré dans une pratique de trois ans, quoique les indigènes marchent toujours pieds nus parmi les cent et quelques espèces de mimosas et d'acacias qui hérissent le pays.

Je m'arrête ici sur la médecine indigène, ne voulant point ravir aux savants du pays leur profonde science pour en instruire la Faculté, comme se l'imaginaient ceux qui m'ont donné si minutieusement et avec autant de persuasion que de jalousie, les détails ci-dessus, pour lesquels, d'ailleurs, je leur exprime ici toute ma reconnaissance. Je me permets cependant de relater, au sujet de la médecine abyssine l'irrévérencieuse boutade de Voltaire au sujet de la médecine européenne de son temps : « La médecine consiste à mettre des drogues qu'on ne connaît pas dans des corps que l'on connaît encore moins. »

Un dernier mot cependant sur les maladies nerveuses, ce qui me fournira l'occasion de citer un cas particulier qui importe à l'Histoire ; c'est le droit de tout médecin.

XXII. MALADIES NERVEUSES ET MENTALES. — Elles sont aussi rares en Éthiopie que fréquentes en Europe ; inutile d'insister sur les raisons qui se réduisent à la rareté des intoxications (tuberculose, arthritisme, alcoolisme, surmenage etc...) La neurasthénie est quasi inconnue ici, du moins aux degrés d'exacerbation auxquels le fait monter la vie intensive de nos civilisations. L'hystérie est beaucoup plus fréquente surtout chez la femme, mais avec des symptômes si réduits et une intensité si atténuée de ces symptômes qu'on a parfaitement raison de dire que c'est le médecin qui les crée chez ses clientes par suggestion au cours de l'interrogatoire et de la recherche clinique. Le terrain se prête d'ailleurs mal au développement et à la contagion de cette névrose, la placidité, le calme, la contention, et une sorte de fatalisme étant le fond du caractère abyssin, surtout du Choan, et plus encore du Galla. Je n'insiste pas sur les autres raisons, longuement développées dans les « Impressions d'Éthiopie » à propos de l'étude de la vie matérielle et morale de ce peuple.

Contre les crises nerveuses les remèdes sont innombrables ; mentionnons seulement la chair d'un corbeau.

Je n'ai rencontré que quelques cas d'épilepsie en ce pays ; et encore soupçonnais-je le plus souvent une cause spécifique héréditaire. Le « morbus sacer » n'est pas aussi sacré en Ethiopie qu'à Rome : on l'appelle « maladie du diable », ce qui en indique, dans l'esprit du peuple, aussi bien l'étiologie que le traitement sacerdotal à suivre : exorcismes, aspersions d'eau bénite, récitation du psautier, pèlerinages aux lieux saints... Je n'ai pas rencontré non plus d'incontinence d'urine, qui est rare en tant que tare nerveuse ; la circoncision des deux sexes contribue aussi à en diminuer la fréquence en supprimant toute cause d'irritation par phimosis ou adhérences clitoridiennes.

Les psychoses sont cent fois plus rares que dans nos pays ; ce qu'on trouve le plus, c'est la manie simple ; on voit de ces pauvres maniaques errer à travers la ville ou la campagne ou élire domicile parmi les tombeaux. Les indigènes ont pour eux une pitié religieuse, car c'est Dieu qui est censé leur avoir ravi l'intelligence, « la tête ».

Les possessions diaboliques sont ici très fréquentes ; ce sont, comme on pense bien, plus souvent des cas de petite ou de grande hystérie, que des psychoses. Les moyens employés, les interpellations, les conversations entre le guérisseur et le diable qui dit son nom (*Bidesso, Doumesso, Aboulèche...*), les vociférations (*On me tue ! on me tue !... Que me voulez-vous ?.....*), les cris et les pleurs rappellent à un degré frappant les récits évangéliques. Tant il est vrai que le peuple éthiopien est l'image vivante du peuple juif du temps du Christ.

Sans parler des moyens de suggestion, le remède employé est une mixture jaune d'aspect laiteux, renfermant sept substances secrètes, d'odeur forte où j'ai cru démêler celle de la moutarde et du musc. On en imbibe un tampon de coton qu'on introduit dans les narines. J'ai vu une de ces crises traitée de cette façon et guérir, chez une petite Chaukalla, esclave négresse d'un Abyssin musulman.

Les maladies nerveuses comptent parmi les méfaits du *bouda*, homme qui jouit du pouvoir mystérieux de faire du mal à ses semblables sans même les toucher, *bouda* qu'on traduit d'ordinaire par « mauvais œil » ; tout comme chez nous on les attribuait aux maléfices de sorcières. Je cite le récit suivant (pareil spectacle ne nous étant pas donné à la Cour policée de Ménélik) tiré d'un ouvrage intitulé *Deux ans de séjour en Abyssinie*, par un certain Dimotéos, un ecclésiastique qui paraît parfaitement persuadé du bien fondé de l'explication indigène : « Un de ces furibonds de boudas ayant demandé un jour quelque objet d'une femme qui n'était pas de sa race, celle-ci refusa de le lui donner ; alors le *bouda* s'irrita contre elle, et comme elle n'était pas, à ce moment, dans un endroit solitaire, il se contenta de lui sucer le sang pendant son absence. La femme devint ainsi magnétisée et, dès cette nuit même, quand elle entendit les hurlements du *bouda* (on suppose que les *boudas* se transforment en hyènes), elle se mit aussitôt à imiter ses cris, et s'élança hors de sa demeure pour rejoindre son magnétiseur ; mais ceux qui étaient dans la maison s'étant saisis d'elle, ils lui administrèrent la drogue curative sur le champ ; celle-ci commença dès lors à avoir des visions extra-lucides (c'était probablement du stramoine qu'on administra, car c'est un des remèdes du « mauvais œil ») et nomma l'homme qui l'avait magnétisée, ainsi que l'endroit où il se trouvait, faisant tout cela d'une manière machinale, et sans avoir repris ses sens. A ce moment, on

lui demanda aussi ce qu'elle aimait le mieux : « La plaie de l'âne ! » répondit-elle frénétique (elle est censée dire précisément ce qui fait les délices de son hypnotiseur). Sur le champ on amena près d'elle un âne criblé de plaies et d'ulcères qu'elle suçait avidement et en grognant comme une bête fauve. Quelques instants après elle se trouva guérie de son mal. »

Il est clair que cette femme était une hystérique qu'a suggestionnée le prétendu *bouda*, et qui a réalisé en elle les préjugés populaires qu'elle connaissait déjà. Quant au *bouda*, il fut saisi et mis à mort sans autre forme de procès. — Je ne veux pas m'étendre sur la question du « *bouda* », la traitant ailleurs plus en détail, qu'il me suffise de dire qu'il est capable de s'introduire de nuit dans les maisons, et de sucer, véritable vampire, le sang des habitants.....

Nous avons mentionné la paralysie générale avec le tabès, dans la parasymphilie. Les maux de tête et les névralgies, ainsi que leurs traitements, ont été indiqués à diverses occasions. — Je n'ai pas vu un seul cas de sclérose en plaques, de syringo-myélie, de myopathies, de paralysie agitante, de polyneuropathies, maladie de Little ; rare est le goître exophthalmique, quoique le goître simple soit fréquent comme nous le dirons au chapitre suivant. En trois ans je n'ai rencontré ici qu'un seul cas de sclérose latérale amyotrophique. — Je soigne actuellement, dans ma Polyclinique, un jeune homme qui porte des chaînes au bras gauche ; une striction trop violente de quelques minutes au-dessus du coude a produit une paralysie de l'avant-bras droit ; son maître, effrayé de ce résultat de l'enchaînement, me presse de le guérir ; que n'ai-je les effluves électriques à ma disposition, car j'ai affaire à un hystérique ; à leur défaut, l'alcoolat de Fioravanti produit déjà un effet sur ces esprits suggestionnables.

Les hémiplegies par hémorragie cérébrale sont fréquentes chez de vieux Abyssins de la classe aristocratique dont voici un type achevé :

C'est un homme de 66 ans de la plus haute société abyssine ; d'une activité surprenante jusqu'à ces dernières années, il avait eu, il y a une cinquantaine d'années, la petite vérole bientôt suivie de la grande : nous l'avons déjà dit, tout Abyssin doit passer par là. Adonné depuis son âge adulte à tous les excès dont se vante l'homme « bien » en ce pays, grand mangeur de viande crue, grand ami de la dive bouteille d'où s'écoulait à la régale non seulement l'hydromel et la bière indigène mais aussi les boissons européennes parmi lesquelles le généreux vin mousseux ; à tous les travaux corporels ou intellectuels, qu'ils fussent du jour ou de la nuit, grand sportsman à la mode éthiopienne, constamment ballotté entre les émotions de l'alcôve, celles de la chasse, des camps, de la diplomatie ou des intrigues intérieures, il avait gardé en son corps les empreintes ineffaçables de tant de causes morbides, comme en son âme cette expérience des affaires et de la vie que seuls possèdent ceux qui se doivent à eux-mêmes leur brillante fortune. Aussi, le clinicien n'était-il pas surpris de trouver en lui un gros cœur atteint de myocardite chronique avec ses battements « en dôme », son arythmie, etc. : — un pouls tantôt serré, fréquent (80, 90 et au-dessus, à la minute), tantôt ample et lent (50 et même 42 à la minute) et toujours hypertendu et inégal ; — les gros reins ; l'un d'eux, celui qui se trouve sous le foie, ectopie, mobile, très volumineux et douloureux ; laissant passer en des débâcles polyuriques une quantité d'albumine variant entre 25 centigrammes et 2 grammes et plus par litre ; c'est une albumine non-rétractile ; — œdème généralisé quoique



léger, surtout marqué au tronc et à la face, ce qui ajoutait quelque chose à son facies déjà si lénin; des crises nettes, quoique espacées, de dyspnée toxico-alimentaire; — foie volumineux, débordant d'un ou deux doigts les fausses côtes; rate perceptible; — ventre flasque; — système digestif fonctionnant médiocrement bien; — des poumons, enfin, pleins de râles sous-crépitaux fins, surtout aux bases; fréquents, sibilants aux sommets, avec une gêne constante au larynx, une toux, et des crachats muco-purulents; avec cela, lassitude habituelle, paresse mentale; — légère dureté d'oreilles et diminution de la vision. Je passe sous silence bien d'autres symptômes. — « Mangez de tout, buvez de tout! » lui avait dit un médecin d'aventures, quand à ce cas clinique si classique il fallait ce que j'ose appeler le régime Huchard des intoxiqués et des cardio-rénaux à forme vasculaire: régime lacto-végétarien, interrompu de temps à autre par le régime sec ou le régime lacté absolu avec 1 litre et demi de ce bon lait de vaches zébrées du plateau; ou même par le régime hydrique absolu, à l'eau d'Evian. C'était, comme dit Huchard à ces sortes de malades, le cas de « se soumettre ou de se démettre. » Si l'auguste malade avait voulu se déplacer en Europe, je l'aurais dirigé vers l'une de nos admirables stations, tout spécialement Royat, Vittel, ou mieux encore Evian dont les eaux réalisent si bien la cure de déchloration, agissant plus par ce qu'elles emportent que par ce qu'elles apportent, l'eau d'Evian étant « la grande lessiveuse de l'appareil rénal » et par suite du cœur et des artères.

Le régime de déshydratation, tour à tour de réduction et de diurèse, sec et abondamment liquide; le massage général et surtout abdominal pour activer la déplétion du système-porte; les grands bains tièdes prolongés; les frictions sèches et la flanelle, pour activer les fonctions cutanées dans le but de soulager les reins; le repos mental et physique « cette digitale du cœur », interrompu par de petites promenades en voiture en ces jours chauds et printaniers dont l'Eden éthiopien offre huit mois par an aux valétudinaires; des saignées locales et beaucoup d'autres petits moyens étaient d'utiles adjuvants au traitement dont le fond restait le régime. Comme médicaments, rien ou peu de choses; des vasodilatateurs appropriés (par exemple l'iodure de sodium ou autre composé iodé mieux toléré par les organismes qui se refusent aux composés potassiques); des laxatifs pour entretenir la liberté du ventre et obvier à la coprostase intoxicante; des toni-cardiaques et diurétiques, telle l'excellente santhéose, pure, caféinée ou glycérophosphatée, cette « théobromine française » si recommandée par notre Maître le professeur Huchard: strychnine, spartéine, digitale aux moments opportuns, etc. Mais, encore une fois, la médication pharmaceutique ne devait passer qu'au dernier plan! Eh bien, au lieu de ce traitement si simple, si rationnel, si hygiénique, on ne fut pas plus intelligent que ce paysan à qui un gamin aurait mis le feu aux meules de foin: au lieu d'éteindre d'abord l'incendie, il s'était mis à la poursuite du gosse pour le punir; quand il revint, il trouva tout consumé. La syphilis est ce malin enfant: ce n'est pas elle qu'il fallait poursuivre par le mercure, mais viser avant tout à réparer les dégâts qu'elle avait causés tout à l'aise pendant plus de 45 ans; on donna l'hydrargyre comme pour augmenter l'hypertension, cause des hémorragies cérébrales antérieures, et mener à l'aphasie! Au lieu de cela, n'aurait-il pas été plus innocent d'amuser le malade par les secousses électriques dans l'espoir d'assouplir sa jambe de bois?... O le fléau des médecins politiques!... Ces faux confrères et mauvais Français (voir le dernier chapitre) ont, de plein

gré, confondu, chez le pauvre vieux, l'hémiplégie de l'hémorragie cérébrale due à l'hypertension par lésions artérielles et rénales, avec l'hémiplégie syphilitique des jeunes de la deuxième période ou une artérite tertiaire, et traitée comme telle!...

### CHAPITRE III.

*Chirurgie et Accouchements.* — Vues générales sur la chirurgie et les aptitudes chirurgicales du Galla; traitements des abcès, inflammation des seins, épistaxis, hémorroïdes, douleurs de côté, écoulements d'oreilles; brûlures; verrues; écrouelles; abscision de la lèvre; art dentaire; divers.

Fécondité et statistique des Abyssins et des Gallas; les raisons de la différence: avortements; « enfants d'os », idées des indigènes sur la grossesse; hygiène de la grossesse; préjugés; manière d'accoucher; le bâton de Moïse; aucune intervention; allaitement; divers.

Comme chez nous avant les découvertes, dont elle a bénéficié plus que la médecine, la chirurgie est fort inférieure à celle-ci, en Ethiopie. On entend partout dire que la chirurgie a fait beaucoup de progrès et que la médecine n'en a fait aucun. C'est mal juger les choses: la première était fort arriérée et il a suffi de la découverte du chloroforme et de l'antisepsie listérienne (Lister, d'Edimbourg, appliquant les travaux de Pasteur), pour qu'elle osât ce qu'elle n'aurait jamais tenté. La médecine, au contraire, était déjà fort avancée à l'avènement de l'ère pasteurienne dont elle n'eut à apprendre que des théories et la cause première des maladies. Il en est exactement de même en Abyssinie, contrée laissée intacte par tous les progrès politiques, sociaux ou scientifiques, figée dans l'état où elle était il y a 2 ou 3.000 ans, sans autre modification qu'une christianisation superficielle.

Les Abyssins connaissent énormément de remèdes, comme nous venons de l'entrevoir, mais ils ne savent intervenir dans un accouchement, percer un abcès! Ils considèrent comme un sacrilège toute aide portée à la nature parturiente, parce que, probablement, ils n'en ont que trop souvent vu les résultats désastreux, au point de vue de l'infection purpurale, ce fléau de nos maternités, il y a encore quarante ans. Il a dû s'opérer une sélection naturelle dans leurs pratiques obstétricales, qui les a conduits à l'abstention de toute intervention, et au laisser-faire à la nature consciente de ses voies, à la nature médiatrice qui sait éliminer de l'existence la mère avec le produit, quand l'une ou l'autre sont cause d'une dystocie irrémédiable, ou justiciable seulement d'un art trop savant. De là à déclarer la femme enceinte sacrée, sacrilège toute intervention même à terme pour sauver le produit, il n'y avait qu'un pas qui devait être franchi non bien loin des origines de l'humanité. L'Ethiopie en est encore à ce point et y resterait indéfiniment si l'Occident ne lui tendait une main secourable pour la tirer de cette ornière d'ignorance où elle croupit depuis des siècles. C'est à la patrie de Pasteur, de Baudelocque et de Tarnier que revient ce rôle.

Le peu d'opérations que tentent les chirurgiens Gallas, ils les tentent grâce à la nature du pays, immense campagne exposée aux rayons bactéricides d'un soleil ardent, dont les rayons dardent perpendiculairement dans une atmosphère raréfiée et pure de nuages et de vapeurs d'eau.

Malgré cet immense avantage, on devine le nombre de contaminations qui a dû leur arriver pour jeter le discredit sur leur art aventureux. Je dis *art*, car on verra plus loin avec quelle habileté ils opèrent. Dans le plus grand nombre de cas, ils se fient, comme les accoucheurs, et avec juste raison, à la *natura medicatrix* qui organise la plus intelligente défense dans les places les plus infestées. L'industrie étant aussi nulle que chez n'importe quel peuple du monde, ces opérateurs sont, de plus, fort mal armés en instruments : tout leur arsenal chirurgical se résume en un rasoir le plus souvent ébréché, des clous ou autres pointes, des pinces, des couteaux de cuisine, etc.

Pour se faire une idée de la rapidité avec laquelle se fait la cicatrisation des plaies sous le soleil éthiopien, il suffit de voir se cicatriser en quelques jours les terribles sillons que laisse la courbache ou *djirafe* en peau d'hippopotame appliquée par des spécialistes aux voleurs et autres petits criminels ; en ce pays, le fouet, l'épaisse lanière d'une peau renommée pour sa solidité, remplace avantageusement le *chat à neuf queues* dont le rôle moralisateur est à l'ordre du jour chez nous ; la *djirafe* est le grand facteur de l'ordre en Ethiopie : tout apache abyssin ou galla qui en a ressenti le cuisant effet ne récidive pas facilement pour offrir de rechef son dos aux 50 coups qui sont le taux normal.

Le Galla, race hamite et non gauloise, malgré la gaularie d'un auteur ancien trompé par les consonnances, qui occupe toute la moitié méridionale de ce vaste empire deux fois et demi grand comme la France, s'est fait spécialiste en interventions. Il est plus qu'un rebouteur ; c'est souvent un chirurgien à la hauteur ; tandis que l'Abyssin est devenu spécialiste, en maladies internes ou plutôt en médicaments. Cela tient aux caractères respectifs de ces deux races : le Galla, penseur froid, esprit positif, plein de calme et de réflexion, et par ailleurs fort peu sensible et peu émotif, était tout destiné aux travaux qui demandent du sang froid et de l'insensibilité telle qu'on a coutume, à tort du reste, de reprocher aux chirurgiens ; — l'Abyssin, par contre, plus vif et pétillant, beau parleur, au verbe suggestif, esprit spéculatif et idéaliste, porté à la métaphysique, à la magie et à la croyance aux forces invisibles, était tout fait pour manier avec les médicaments et les vertus des simples, le moral de ses clients, et faire accroire la guérison même en cas d'échec évident. L'Abyssin trouve une vertu, ou mieux la crée de toute pièce, dans la goutte d'huile qu'il instille avec assurance dans le nez de l'hystérique, et dans le verre d'eau matinal du prochain ruisseau ; pendant que le Galla né voit dans l'une qu'une goutte réfringente et dans l'autre une boisson rafraîchissante. On a tant prédit de bonnes choses à ces pauvres Gallas, les parias d'aujourd'hui, quand enfin s'ouvrira l'avenir pour ces valeurs en torpeur ! Bien des auteurs se sont étendus sur leurs mérites réels ; je leur prédis à mon tour, ici, qu'ils seront de grands chirurgiens, et en physiologie, de hardis et excellents expérimentateurs. Nous faisons, dans un chapitre consacré à l'ethnologie, un parallèle complet entre les qualités si opposées de ces deux races voisines qui se mêlent sans se mélanger depuis près de 400 ans. Pour ce qui est d'études, on peut prédire que l'Abyssin se spécialisera dans les sciences spéculatives pures, les sciences par déduction ; et le Galla dans celles qui se bâtissent par l'induction et l'observation, la science moderne par excellence, celle de la *Méthode* et du *Novum organum*.

Quant à la chirurgie européenne, elle a perdu toute estime aux yeux des indigènes, car il n'est point venu

depuis les Russes, de regrettable mémoire, de chirurgien digne de ce nom ; on peut savoir « casseroler » sans pour cela savoir opérer ; les Abyssins eux-mêmes ne s'y sont pas laissé tromper...

La toilette du champ opératoire consiste en lavage à l'eau propre non bouillie, à l'aide d'une plume de poule, comme si on badigeonnait. Voilà une pratique d'antisepsie en germe : la main se tient déjà à respectueuse distance du champ opératoire ; une main infectée du pansement d'une plaie ne va pas en contaminer une autre. Quant aux mains elles-mêmes, elles sont lavées... après l'opération, du sang et du pus, à la mode de nos devanciers. — D'anesthésie locale ou générale, pas trace, comme nous le disons dans les Généralités. — Comme pansement on emploie des pommades variées au beurre, ou plus couramment du beurre rance de plusieurs années ; dans les cas d'urgence, les feuilles les plus grandes et les plus caustiques qu'on peut trouver à sa portée. Il ne nous arrive pas un blessé qui ne soit ainsi empaqueté d'herbes : ce sont généralement des feuilles de ricin, très communes ici, de tabac, de choux-palmiers de figuiers sauvages et de sycomore. A tout prendre, il vaut mieux encore cela que rien, et surtout que les chiffons. Les plaies guérissent d'ailleurs avec une rapidité surprenante, ce qui tient à ce que la virulence des germes n'est point exaltée par les agglomérations humaines, sans parler de l'action de l'astre bactéricide.

A peine déchargent-ils les mulets, au bout de leur voyage, que les caravaniers n'ont rien de plus pressé que de ligoter ces animaux, les coucher sur le flanc et cautériser au fer rouge, auprès du foyer de bouse de vache et de bois, les plaies qui couvrent leur dos endolori. Du garrot à la croupe, ce n'est, en effet, qu'une plaie grâce aux selles mal adaptées qui frottent sur la peau en tous les sens, malgré qu'on serre les courroies autour de leur ventre avec une force à faire saillir les chairs en épais bourrelets entre les lanières et leur couper la respiration. Les indigènes croient indispensable de leur infliger cette torture du feu pour éviter les sphaécèles et la gangrène du dos, d'autant plus que les mouches y déposent des germes infectieux. Il serait si simple de laver journellement ces plaies avec de l'eau même seulement bouillie et de les recouvrir de linges également bouillis, si l'on ne peut se procurer une solution antiseptique. D'ailleurs, les mulets savent eux-mêmes parfaitement leur remède : ils se roulent dans la poussière et s'ébrouent ensuite, ce qui couvre les surfaces dénudées d'une couche de poudre inerte qui assèche et les met à l'abri des mouches, sans risque d'infections, car cette poussière a longtemps subi l'action bactéricide du soleil. Dans certaines tribus, on croit mieux faire en les pansant à la... bouse de vache ! ou bien on vernit les plaies de goudron, spécialement chez les chameaux. Ce dernier système a surtout pour avantage d'éviter à ces bonnes bêtes la piqure d'une variété de mouche qui vient déposer ses œufs dans le derme des camélés et des bovidés ; les larves qui éclosent quelques semaines après transforment leur corps en une plaie puante qui tue même la victime dans le marasme. Les Gallas, toujours plus sensés, comprennent d'instinct les besoins de nature ; chaque fois qu'ils passent une rivière, ils dessellent leur monture, et, la tenant par la bride, les voient avec plaisir se vautrer dans le sable propre du rivage.



Si je cite ces cas de médecine vétérinaire, c'est pour en revenir à l'homme; en effet, toutes ces méthodes sont usitées non seulement par les tribus sauvages mais même par les Abyssins : on met sur les plaies de la vase, du fumier, de la poudre de tabac, de la cendre de bois ou d'étoffes, de poudre d'os de poulet, enfin on cautérise comme nous l'avons déjà dit. Eh bien, il n'y a jamais ni tétanos, ni gangrène gazeuse. Disons tout de suite ici, que je n'ai pas vu un seul cas de tétanos en Ethiopie. En guise de sparadrap médicamenté, on utilise des feuilles de ricin ou de choux-palmiers chargées de ces mêmes déchets, sans jamais avoir d'aggravation mortelle de leurs plaies.

Je ne puis m'empêcher, association d'idées, de penser, à ce propos, à la fameuse *cérémonie des Persans*, à Stamboul, où, dans un but religieux d'expiation des tortures que leurs ancêtres ont infligées à Hassan et à Houssein, fils d'Ali, gendre du Prophète, ces Algomanes, ou Flagellants orientaux, parcourent la ville en se flagellant en cadence, se découpant le crâne d'immenses couleuvres; des flots de sang maculent les blouses blanches qu'ils revêtent pour la circonstance. On ne peut trop s'étonner de l'antisepsie rudimentaire avec laquelle ils étanchent le sang, pansent les plaies séance tenante: papiers foulés aux pieds, chiffons ramassés dans la boue (on se trouve en hiver et dans le quartier turc de Constantinople !), le pain de leurs robes traînant dans la fange, tout est bon pour ces soins chirurgicaux. Eh bien, jamais on ne voit un cas de gangrène gazeuse ou de tétanos. En Europe on ferait à tour de bras des injections de sérum antitétanique et de celui de Marmoreck, et on viendrait vous en vanter les effets thérapeutiques !

Revenons en Ethiopie. Les rebouteurs Gallas savent faire admirablement la réduction des fractures et des luxations : le patient est ligoté à un arbre ou à un piquet et on tire sur le membre sans méthode comme sans succès. J'ai assisté plusieurs fois à leurs séances; ils n'y vont pas de main morte; ils s'étonnent seulement que les malades crient. Je ne vous souhaite pas d'avoir besoin de leur ministère. Tel Galla s'est acquis une telle réputation que le Négus a recours à lui, de préférence au « Tillik Hakime » dans les cas difficiles pour les accidents de ses soldats; il le récompense de plusieurs façons de ses services signalés: il ne paie pas d'impôts, s'assied à la table des officiers supérieurs et reçoit un *Kâmis* (chemise de soie) qui remplace, chez les Abyssins, les clinquants d'émaux, d'or et d'argent si recherchés par les Européens, et que les indigènes dédaignent pour eux-mêmes, les suspendant au cou de leurs mulets : on sait en effet que les mulets, montures de luxe en ce pays, portent un collier en métaux vulgaires pour le public, en argent pour ceux qui peuvent se le payer, et en or pour les membres de la famille impériale, l'Abonna, chef religieux suprême, et les Ras et Dedjaz qui ont mérité cette faveur).

J'ai pu apprécier à plusieurs reprises les résultats des interventions indigènes : tel le cas du regretté frère du Ras Oualdé-Ghiorghis, le Dedjaz Lamma, opéré pour une ectropion de la paupière inférieure : réussite si parfaite que je n'ai à première vue qu'il y ait eu jamais intervention. Le malheureux fut opéré ensuite de l'autre œil, ordre du Négus auquel tout Abyssin doit se soumettre, par un chirurgien étranger « qui est très grand opérateur mais manque de chance », comme disent les malins Ethiopiens; il n'en fut pas quitte pour une rechute, et son malheureux sort voulait que ce même « Frandji » le « soignât dans sa dernière maladie », pour ne pas employer l'expression sans façon des indigènes. Le pauvre homme, qui occu-

paît une grande situation à la Cour, avait dû se soumettre au bistouri du « Tillik Hakime » sur l'ordre exprès de Sa Majesté; il ne put non plus se dérober aux visites léthifères du même Hakime pour la simple gastralgie qui l'emporta... La peste n'aurait pas été plus néfaste à l'Ethiopie que la venue de ce charlatan !

Les mêmes Gallas soignent admirablement les autres affections chirurgicales des yeux. Les oculistes Gallas savent, paraît-il (je ne puis attester la chose, n'ayant jamais vu, mais lu dans un auteur allemand) opérer la cataracte par une ouverture à la cornée et l'extraction de la « pierre » par des pressions latérales; pansement aux sucs d'herbes et séjour d'un mois à l'abri du soleil. La chose ne m'étonnerait pas de ces opérateurs imperturbables, mais, si elle est vraie, elle est en tout cas rare. « Sans être égaux aux dieux » ou « valoir beaucoup plus que plusieurs autres hommes » selon les paroles d'Hippocrate, ces praticiens indigènes savent obvier à tous les besoins de leurs compatriotes. Je crois que si Pitaorari Abakora avait été libre de choisir entre un Galla et le *Tillik Hakime*, il n'aurait pas hésité entre le talent et le charlatan et il serait vivant !

Pour enlever une balle de fusil on met à profit les appétits carnivores d'une mouche *sarcophage* dite *ouagimb* qu'on maintient sur la plaie et qui, mangeant les chairs suivant le trajet, sans guère causer de douleurs, conduit en quatre ou cinq jours sur le corps du délit qu'on extrait à ciel ouvert avec des pinces grossières et des pointes fines. Un autre moyen moins ingénieux consiste à laisser, à faire même suppurer pour élargir le champ et mettre la balle à découvert. Inutile d'ajouter que ce ne sont pas les Gallas qui ont recours à ces détours peu dignes de leur talent opératoire.

Dans les batailles on arrête les hémorragies par un pansement aux excréments frais de chien (!) et un bandage serré; comme si celui-ci ne suffisait pas là où on croit efficaces les premiers, tant l'Abyssin est imbu de l'idée de « forces secrètes » ! Ce n'est pas le Galla, positif et sceptique, comme nous le disons au chapitre des religions, qui se laisserait aller à ces moyens de sorcellerie. — Un autre hémostatique héroïque et efficace est l'huile bouillante, employée surtout dans les amputations des mains et des pieds prononcées par le tribunal de « la Bouche du Négus », contre les voleurs récidivistes; dans les mêmes circonstances, on ébouillante tout aussi bien dans l'eau bouillante et l'eau chaude du Fil-Ouha, le moignon que l'amputé présente froidement à ces soins pour le moins aussi inquisitoires que la peine elle-même. Rappelons à ce propos que le code abyssin, le *Fetha-Negist*, « sentence des Négus », qui aurait été composé par une réunion d'évêques de l'Eglise d'Orient, au IV<sup>e</sup> siècle, porte cette peine contre les voleurs récidivants : « La hache frappera la main qui a servi à voler, le pied qui a couru pour porter au loin l'objet du larcin ! » — La cicatrisation se fait ici avec une étonnante rapidité comme on le constate journellement pour les plaies non soignées et exposées à l'air et au soleil.

Semelle inusable, mais par contre vulnérable, la plante des pieds est si souvent hérissée d'épines et lacérée d'arêtes de rocher pendant les chasses, les expéditions ou les voyages d'affaires, que chacun porte sur soi, suspendu au cou avec le *mâteb*, cordon signe du chrétien, et parmi les amulettes, les colifichets d'ambre ou d'argent, et à côté du cure-oreilles, un petit couteau, une pince ou une pointe dans un étui de maroquin, pour soigner ces plaies, retirer l'épine ou l'écharde de bois. A noter que ces épines ou ces échardes de bois doivent être immédiatement brûlés,

sinon le membre enfle dans la suite, par lymphangite consécutive à la piqure septique. J'en ai vu qui se désolaient quand je jetais une écharde enlevée avec peine; ils la cherchaient pour la brûler et, de la cendre, panser la plaie.

Dans les cas graves chirurgicaux aussi bien que médicaux, le Galla s'adresse à des idoles en terre cuite comme celles qui sont reproduites ici, tenues par deux Gallas du Ouallaga, et qui m'ont été apportées de ce pays par Balambaras Ghiorghis. On sait que le Galla n'a pas d'idoles, ni de temples pour son culte (voir « Religions de l'Ethiopie », chapitre VIII des *Impressions*): son Dieu est la nature entière; il honore spécialement les arbres et les sources; le ciel (*Ouakka*) est à la fois son Dieu et son Temple! Eh bien, quand il devient malade, il s'adresse à des statuettes d'homme ou de femme, et plus souvent à des têtes détachées du tronc et fort grossièrement travaillées; le *Kalitcha* ou prêtre, ce « prêtre-médecin » dont nous parlons dans les *Généralités*, en a toujours quelques-unes dans le coin le plus retiré, le plus obscur, et par suite le plus sacré de sa hutte, qui se métamorphose pour la circonstance en un « Temple d'Esculape »; on y transporte le malade; on oint de beurre les fétiches on entoure la tête d'un bandeau rouge, et on prie en faisant la ronde autour, criant, dansant, se prosternant. « Et le malade guérit », terminait le naturel de qui je tiens ces détails. J'ajoute, cependant, que je ne garantis pas l'authenticité, en tant que spécimens de l'art galla, de ces fétiches dont je dois la photographie à l'amabilité de M. Bousson, directeur des Postes franco-éthiopiennes; ces statuettes ont été, je m'en doute bien, exécutées sur les indications du malin Balambaras. Je tiens pourtant, d'Abyssins sûrs, que les Gallas ont la coutume ci-dessus relatée.

Nous avons dit dans les *Généralités* que les Abyssins ne connaissent aucune sorte de régime ou de diète dans les pyrexies; or, aujourd'hui, ils nous tracassent à propos de tout malade et même d'un traumatisme insignifiant, pour savoir ce que le blessé ne doit pas manger ou boire. Ceci est une des traces que laissera la médecine européenne comme nous avons vu en laisser la médecine juive, égyptienne, grecque et arabe.

Voici la liste des principales affections chirurgicales où les Hakimes indigènes obtiennent ou prétendent obtenir des succès:

I. ABCÈS. — Chauds ou froids ils sont traités de la façon suivante: on applique une pièce d'or (anneau, pépite, médaille, chaîne...) sur le gonflement et on noue un ruban par-dessus; cela suffit, vous assure le Hakime. Si le collection est au bras ou à la jambe, on fait deux ligatures avec un ruban de soie rouge, au-dessus et au-dessous du siège du mal; cela empêche le progrès du mal vers le haut et vers le bas, disent-ils. N'est-ce pas la méthode si moderne (1907) de Bier en germe? Il y a enfin une pommade au beurre triturée avec la pelure de racine du *Kabaretcho*; on peut aussi en étaler le suc sur la collection en massant et prononçant les paroles: *sab-seb; sab-seb*!... » ce qui veut dire: « collecte-toi, collecte-toi!... » Ou bien encore on fait dessus des passes avec une défense de sanglier ou de phacochère (genre de sanglier des lieux marécageux) en réitérant la même injonction. Toujours le même succès remarquable quoique tardif.

Le plus incompréhensible est qu'on n'incise jamais un abcès pour en évacuer le contenu une fois pour toutes, quelque fluctuant et par conséquent quelque tentant qu'il soit pour le bistouri. Ils agissent donc pour les abcès chauds, que nous évacuons d'un coup net, comme nous agissons pour les abcès froids. Il est vrai qu'ils ne savent pas faire la distinction de nature de ces deux variétés d'abcès. Tout au plus, font-ils des scarifications superficielles pour faire saigner un peu et décongestionner la tumeur encore « verte ». — On se montre plus agressif en médecine vétérinaire: chez le mulet, l'abcès est incisé, énergiquement cautérisé au fer rouge et bourré, dans ses anfractuosités, de... kousso, cet éternel kousso réduit en poudre, entre deux pierres, sans le moindre soin de propreté. J'ai vu les mulets guérir ainsi en quelques jours; il est vrai qu'ils auraient tout aussi bien guéri sans cela.

Nous avons déjà mentionné une méthode originale de pansement des plaies par les larmes de feu d'une chandelle de graisse épiploïque, allumée et tenue renversée pour dégoutter sur la région.

II. INFLAMMATION DES SEINS (mammites). — Pour les savants indigènes c'est une entité réelle qui se loge dans le sein pour en boire le lait qu'elle rend en pus. Voilà la théorie. La thérapeutique en découle: faites une pâte de rate de bœuf avec les feuilles et les graines pulpées d'une semence comestible; appliquez cette préparation culinaire, ce « plat » pourrait-on dire, sous forme de cataplasme: la maladie sort pour manger cette pâte et la maladie guérit. On vous montrera autant de malades que vous désirez guéries de cette façon; le remède a fait ses preuves. Au fond, il n'y a là dedans que la théorie qui pêche.

III. SAIGNEMENT DE NEZ (épistaxis). — On presse entre les doigts pour en exprimer le suc une boulette de feuilles d'une plante dont le nom m'échappe en ce moment. Ces gouttes, instillées dans le nez, arrêtent immédiatement le saignement. On a soin de mettre en même temps sur la tête une pâte fraîche de beurre et de fromage: ce qui rappelle nos méthodes populaires de clef dans le dos, d'eau froide sur la figure qui agissent en produisant une vaso-constriction réflexe brusque dans les artérioles de la cloison qui saignent. Que de saignements arrêtés par le fromage et le beurre, et aussi sans eux! On flaire dans le même but du crottin de bourricot, ou des sandales de sueurs fétides....

IV. HÉMORRHOÏDES. — Le remède en est la graisse de chèvre, de préférence la graisse épiploïque; on en fait une embrocation avec des piquants de porc-épic et du charbon pilés: une plante dite *tena-Adam* (santé d'Adam, *ruta montana* rue) séchée et réduite également en poudre, et enfin du miel. On étend cela sur les hémorrhoïdes procliventes. Toujours pour la même raison de bonne qualité de l'étoffe veineuse, la varicocèle est inconnue ici, quoique l'indigène débute assez tôt dans la vie sexuelle, qu'il soit toujours debout ou à cheval, faisant plusieurs heures de marche par jour, étant soldat dès 18 et même 15 ans, jusqu'à 55 et même 60 ans.



V. DOULEURS DE COTÉ. — D'origine médicale (névralgie intercostale, pleurodynie...) ou chirurgicale (abcès, ostéite...), ces douleurs sont traitées avec une certaine broussaille dont les brindilles servent à faire un pinceau qu'on trempe dans le suc caustique de l'euphorbe-candélabre; on fait des croix et des signes cabalistiques sur le point douloureux et la douleur disparaît soit immédiatement, soit quelques jours après. Parmi ces signes, il y a prédominance de « croix de Salomon » (deux triangles isocèles dont le sommet de l'un correspond à la base de l'autre : c'est précisément la décoration éthiopienne dite « Sceau Salomon »). Il y a beaucoup d'autres dessins plus compliqués dont nous parlons à propos de la magie et des amulettes.

Si le mal n'a pas passé, c'est que quelque chose a manqué à ces dessins complexes. Il faut recommencer plus minutieusement.

VI. ECOULEMENTS D'OREILLES. — Comme aussi quand il est entré un insecte dans le conduit auditif externe, on utilise la macération de feuilles de figuier et d'une autre plante dite *tossigne* (*Sarieta montana*); on injecte le liquide dans l'oreille, avec un roseau ou un chalumeau, en poussant par la bouche, tel que nous l'avons vu pour l'urètre. Cette détestable méthode est cause que nous avons tant de suppurations graves à soigner, du conduit et de la caisse.

On brûle aussi, du sel de nitre et on en conduit les vapeurs dans l'oreille avec un entonnoir et un chalumeau. Une autre méthode plus originale est de se faire pisser dans l'oreille malade chaque matin par un petit garçon, assez petit pour qu'on puisse l'élever à la hauteur de l'oreille. Cela me remémore le traitement de vieille femme des suppurations d'yeux par l'urine de petite fille vierge; et le traitement de l'orgelet, en Géorgie (Caucase), par l'attouchement avec le bout du prépuce d'un gosse de 2 ou 3 ans : tous les peuples sont unis ou unanimes dans les sottises en attendant qu'ils le soient dans les lumières de la science.

La cause des infections du conduit auditif externe réside dans la malpropreté des indigènes et plus encore peut-être dans le curage fréquent à l'aide d'un cure-oreilles métallique qui blesse par son tranchant; chacun porte suspendu à son cou, parmi les bibelots, les croix et les amulettes, un cure-oreilles en forme de minuscule écuelle en fer, en cuivre ou en argent. On ne connaît pas l'innocent cure-oreilles qui est l'*auriculaire* enduit de savon.

Je relève dans mes observations plus de cas de sclérose tympanique que je ne me serais attendu chez ce peuple si peu arthritique.

VII. ECROUELLES. — On utilise la racine d'une plante dite *Asserkouche* (*Cissus*), « je te lie » (en parlant à une femme), celle du *meder-imbouai* et d'une troisième dite *bissanna* (*albisia anthelminlica*).

On coupe sept racicules de chacune de ces simples, on les pile avec du beurre et on étend cette pommade sur les ganglions suppurés. Ce même remède peut servir dans la « maladie de l'oiseau » (ictère) dont nous avons déjà parlé. Les écrouelles et les adénites du cou se traitent aussi avec les feuilles du *timbalal* (*jasminum choense*).

On utilise également une pommade où entre la racine de *mac-maco*, sorte de polygonée qui sert également à aromatiser et conserver le beurre.

VIII. BRULURES. — On emploie les feuilles d'une plante dite *ye meder kosso*, « kousso de terre », petite plante rampante; les feuilles de l'*atoutche*, et les lichens qui, en abyssin, se désignent « vêtements de pierres ».

Les trois sont brûlés et la cendre ainsi que le charbon sont mis en pommade avec un beurre « qui n'a jamais été en contact avec le feu ». On en enduit la surface brûlée une ou deux fois par jour. On recouvre le tout de feuilles de ricin, de figuier ou de chou-palmier.

IX. VERRUES. — Un proverbe dit que « quiconque a des verrues deviendra un jour riche » comme aussi ceux qui ont des poils sur le dos des pieds.

Ils sont nombreux ceux qu'attend la fortune, car les verrues sont fort répandues parmi les classes pauvres; on peut dire que tous les esclaves en sont cloutés. On en admet la contagiosité non par le sang ou les débris ensemençés, mais par l'air et l'eau; on est évidemment bien loin de soupçonner le *bacterium pori*. Le traitement consiste en une pommade au beurre et à la cendre d'une plante dite « arc-de-femme » qui n'est autre que l'asperge sauvage (*asparagus acutifolia*). On devine pourquoi cette plante, à feuilles réduites en épines ou en flèches, a cette dénomination bizarre; les Abyssins ne pêchent pas de galanterie envers leurs chères moitiés; n'existe-t-il pas un chardon dénommé *yè siel af* « bouche de femme »; comme aussi un proverbe courant qui le traduit : « A femme et mulet, remède est le fouet » ? L'« Arc-de-femme » serait un remède infailible contre les verrues; je le crois sans peine; n'a-t-on pas guéri chez nous par la suggestion ces petites tumeurs papillonnateuses ? Il y a également des euphorbiacées à suc caustique dont une goutte suffit à faire rétrocéder une verrue, à condition de gratter jusqu'au sang la néoformation avant d'appliquer le topique.

Les « verrues d'âne » qui sont, dans le langage de ces primitifs, ces cancers cutanés ou cancéroïdes dits « crasses des vieillards », se traitent de la même façon, avec évidemment un succès moins brillant, d'où le nom. Le remède spécifique en est le *kembo*.

On n'en revient pas d'étonnement en face de l'extrême rareté du cancer en Ethiopie, contrastant avec la fréquence du même mal chez nous. Une partie des raisons invoquées pour expliquer la rareté de la tuberculose s'applique évidemment au cancer. — Le cancer sarcomateux, le gros cancer, se nomme *nekersa*. Les Abyssins sont persuadés d'en posséder le remède infailible, et l'un d'eux espère se faire la forte somme en le révélant à l'Europe; c'est une plante sur laquelle on garde le plus profond secret; c'est plus spécialement une huile: il suffit d'en badigeonner assidûment le cancer ulcéré pour le faire disparaître. Si cela pouvait être vrai !.... Le *nekersa* désigne tout aussi bien les chéloïdes et les écrouelles que les cancers ulcérés. Je n'ai pu arriver à m'en faire montrer.

X. ABCISION DE LA LUETTE. — Vous ne trouveriez pas beaucoup de naturels qui n'aient la luette excisée. Ils pré-

téndeint que cet organe gêne par sa chute sur la base de la langue; ce qui arrive de fait quelquefois et produit une titillation désagréable pouvant même causer des spasmes et d'autres réflexes. Il y a sûrement une autre raison: croient-ils éviter les angines? De fait, en cas d'angine, la luelle s'enfle aussi et augmentant de longueur contribue à la gêne propre à ce mal. Mais l'abscision d'un organe qui n'est constitué que de muscles et d'une muqueuse sans formations folliculaires importantes, ne peut contribuer à l'atrophie des amygdales. On peut penser à une sorte de manie qui porte les Abyssins à supprimer tout ce qui dépasse et est jugé inutile; on peut rapprocher cette opération inutile de la circoncision chez les deux sexes (ablation du prépuce chez l'homme, excision du clitoris chez la femme, opérations qui ont lieu le huitième jour de la naissance, et avant le baptême; nous en parlons en détails dans le chap. X de l'origine israélite des Abyssins).

L'excision de la luelle se fait au moyen d'un anneau de crin qui enlase l'organe et se tire dans un étui de roseau, on la pratique dans la première enfance, quelquefois les premiers jours de la vie. Pour arrêter l'hémorragie, on donne à boire une eau miellée chaude. Il est bien rare qu'on voie des accidents mortels, pas plus qu'avec la circoncision. Il faut admettre que l'eau miellée chaude est un excellent hémostatique.

Les chirurgiens savent aussi couper les amygdales hypertrophiées en se servant d'un simple couteau et d'une pièce de bois destinée à remédier aux écarts de la lame tranchante. Une autre méthode consiste dans l'érosion pure et simple de l'amygdale hypertrophiée par l'ongle de l'index qu'on laisse grandir à cet effet; on gratte jusqu'à tout enlever. On donne encore un sirop de miel chaud pour arrêter le sang.

**XI. ART DENTAIRE.** — On sait arracher les dents avec des daviers primitifs. — On a la curieuse habitude d'arracher très souvent aux enfants en bas âge, les canines, « dents de chien ». Après cette intervention si inutile on donne aux pauvres petits des drastiques si violents qu'on les réduit à l'état de clous! — On voit dans cette pratique le moyen d'augmenter les chances de bonheur en cette vie. On croit aussi qu'un ver se loge dans la canine et cause des inflammations maxillaires et sinusiennes — Pour arrêter l'hémorragie de l'extraction on donne à avaler du miel et on frictionne la gencive avec divers sucés de plantes.

Contre la « rage de dents » les indigènes mâchent les feuilles et les tiges d'un arbuste dit *tesfa* (*Tephea wiquipetala*, Apocynées) qui trompe la douleur s'il n'en est pas un curatif absolu. Ou bien encore on mâchonne les sommités fleuries d'un genre de camomille dit *tchigagot*.

À propos de dents, je dois mentionner comme très enracinée dans le peuple abyssin l'idée de l'origine dentaire de beaucoup de maux des enfants qui n'ont pas leurs 20 dents. Sans se lancer dans les théories de troubles réflexes ou de *locus minoris resistentiæ* du terrain, les naturels connaissent parfaitement cette origine de tant de malaises, dont le professeur Baumel s'est fait le défenseur en France ces dernières années. Quant aux traitements, en voici un que j'ai vu appliquer par un Ouollo-Galla de mes voisins à un enfant de 14 mois; on réduit en poudre après l'avoir calcinée, une de ces coquilles fossiles qui servent en Orient à faire des colliers, des bracelets ou à orner les paniers; on en bat la poudre avec des jaunes d'œufs n° 2; on ajoute du jus de citron n° 3. Ce genre de crème

avo-calcaire, appliquée sur la tête, jouit de la réputation de faire disparaître tous les malaises d'une dentition laborieuse. Ajoutons que la même crème appliquée au vertex « tire » les maux d'yeux au dehors. — Au reste, les indigènes ont généralement une dentition incomparable, malgré le manque de soins. A un âge avancé, Ménélik II est remarquable à ce point de vue, ce qu'une poésie populaire qu'on lui adressait au retour de la campagne d'Adoua n'a pas manqué de relever: « Salut à ses dents plus blanches que la grêle: leur qualité et leur perfection sont admirables! »

**XII. DIVERS.** — Le goître est très répandu dans les régions montagneuses du haut plateau; il nous en vient beaucoup de Tegoulet, d'Ankober, du Djimema... On n'en sait pas l'origine dans le peuple, on l'attribue à l'eau, tout aussi bien qu'à la grêle dont on aurait mangé quelques grains. Comme traitement, les Gallas utilisent les morsures du porc épic qui est très répandu dans le pays et répand ses piquants dans tous les communs. Ils en attrapent un vivant et se l'appliquent sur la tumeur pré-cervicale à la manière d'une sangsue. Avec ses dents acérées, cet animal fait des piqûres qui soutirent une grande quantité de sang et même une bonne partie du contenu colloïde de la néo-formation. — La teinture d'iode nous réussit assez bien.

Autant le goître simple est fréquent, autant le goître exophtalmique est rare. On ne soupçonne pas plus la glande thyroïde que le thymus, l'hypophyse ou l'ovaire: encore moins les traitements opothérapiques de l'insuffisance de ces glandes.

Nous pourrions mentionner beaucoup d'autres affections chirurgicales, mais elles ne présentent aucun intérêt, vu qu'on ne les opère pas et que les théories manquent aussi à leur sujet.

Nous parlons ailleurs de la furonculose; je n'ai point vu les furoncles dégénérer en anthrax; ajoutons que la pustule maligne, pas plus que l'œdème malin, ne sont relevés dans mes observations; je n'ai point entendu dire non plus que l'infection charbonneuse sévisse sur le bétail. A cela rien d'étonnant: les spores de la bactérie charbonneuse qui persistent 25 ans à couvert du soleil et de l'air, doivent mourir en quelques heures sous les rayons perpendiculaires du soleil tropical à ces altitudes de vents et d'ensoleillement.

Il en est probablement de même du vibron septique et de la gangrène gazeuse, ainsi que des associations anaérobies dans les plaies fétides. Le soleil relègue tout cela dans les pays brumeux. Les loupes ou kystes sébacés sont courantes à cause de la malpropreté et de l'usage du beurre comme cosmétique. On peut voir quelques cas de polypes muqueux. Je n'ai pas rencontré de coxalgie et de mal de Pott: un seul cas d'ostéomyélite en trois ans!

Il est incontestable que les Abyssins, à l'inverse des Gallas, n'ont pas énormément d'enfants. Il s'agit d'établir ce fait par des statistiques et d'en rechercher les raisons intimes.

Il y en a en Ethiopie, Gallas et Abyssins pris globalement (et ne mettant en ligne de compte que les familles ayant des enfants), 5 enfants par famille. Si l'on prend les Abyssins à part, on obtient 4 enfants; si l'on prend





**LES ÉNERGÈTES VÉGÉTAUX**  
**SUCS PURS de PLANTES FRAICHES** Chimiq' & Physiologiq'm' titrés

# VALÉRIANE BYLA

Suc de Valériane

\*SUCS de SAUGE · DIGITALE · GENET · MUGUET · COLCHIQUE\*

Chaque flacon 3.50. LES ÉTABLISSEMENTS BYLA JEUNE, GENTILLY (Seine)

**TRAITEMENT DE L'ANÉMIE, NEURASTHÉNIE  
ET DE TOUS LES ÉTATS CONSUMPTIFS**

**SUC PUR INALTÉRABLE  
DE VIANDE DE BŒUF CRUE**

ASSOCIÉ A LA CATALASE & AUX OXYDASES DU PLASMA SANGUIN

**MUSCULOSINE  
BYLA**

LE FLACON ENTIER 8 FRANCS

LE DEMI FLACON 4.50

DOSE MOYENNE  
4 CUILLERÉES À BOUCHE  
PAR JOUR, POUR LES ADULTES  
4 CUILLERÉES À DESSERT  
POUR LES ENFANTS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES

PRÉPARÉE ET CONCENTRÉE À FROID

ABSENCE TOTALE DE TOUS GERMES NOUFS

**LES ÉTABLISSEMENTS BYLA JEUNE  
GENTILLY (Seine)**

## CACODYLATE DE SOUDE CLIN

(Arsenic à l'état organique)

**Gouttes Clin :** 1 egr. de Cacodylate de Soude pur par 5 gouttes.  
**Globules Clin :** 1 egr. de Cacodylate de Soude pur par globule.  
**Tubes stérilisés Clin :** pour Injections hypodermiques.  
 5 ou 10 centigr. de Cacodylate de Soude pur par tube.

LABORATOIRES CLIN. — GOMAR & C<sup>ie</sup>, 20, Rue des Fossés-St-Jacques, PARIS.

## ERGOTINE BONJEAN

Médaille d'Or : Société de Pharmacie de Paris

**DRAGÉES** à 0,15 centigr.  
**AMPOULES** pour Injections hypodermiques  
**SOLUTION** Flacons d'Ergotine de 30 Tubes de 2 grammes  
 \* stérilisée au (1/10°)

LABELONGE & C<sup>ie</sup>, 99, Rue d'Aboukir, PARIS

## ANTHYLÈNE

Antiseptique général  
 (Aldehyde formique et essences)

SANS CUIVRE — SANS HG — ODEUR AGREEE

Chirurgie — Obstétrique — Gynécologie — Désinfection

Pharmacie Brunot, Saint-Médard-en-Jalles (Gironde)  
 et toutes pharmacies

Echantillons gratuits sur demande à MM. les Docteurs

## VIN DE LAVOIX (Beef-Lavoix)

à base de

**Viande, Quinquina, Phosphate de Chaux**

Contre : Anémie, Chlorose, Rachitisme, Symplesse, Gastralgie, Maladies des Femmes, et dans toutes les Cas de faiblesse ; régénère le sang, procure la force et santé.

Agents Général : 5, AVENUE VICTORIA, PARIS  
 Dépôt dans toutes les Pharmacies

## PAPAINÉ TROUETTE-PERRET

(Le plus puissant digestif connu)

Un verre à liqueur d'ELIXIR, SIROP ou VIN  
 Papainé de Trouette-Perret après chaque repas

11 TROUETTE, 15, rue des Immeubles-Industriels, PARIS

## ÉTABLISSEMENT DE St-GALL

**SOURCES**

# BADOIT

NOEL, REMY ET LES CENTRALES

Société anonyme au Capital de 2.250.000

Les seules Eaux minérales de table  
**DÉCLARÉES D'INTÉRÊT PUBLIC**  
 (12 Août 1897)

Vente par an : 20 MILLIONS  
 Débit annuel des Sources : 100 MILLIONS

Eaux minérales, pures, limpides, gazeuses, analgésiques. Elles sont les plus hygiéniques et recommandées pour les maladies chroniques.

## VIN NOURRY IODOTANÉ

Exempt de tout iodure alcalin, sans goût désagréable, d'une assimilation parfaite. Succédané de l'Huile de Foie de Morue.

Cinq egr. d'Iode combinés à dix egr. de Tanin par cuillerée à soupe.

INDICATIONS : Lymphatisme, Anémie, Menstruation difficile, Affections pulmonaires torpides, Convalescence des Maladies infectieuses.

Adultes, une cuillerée à soupe  
 DOSES : Enfants, une ou deux cuill. à café avant ou pendant chaque repas.



les Gallas à part, il y a 6 enfants par famille. Il y a plus de naissances mâles chez les uns, plus de naissances femelles chez les autres. Voici, pour plus de netteté, le résumé de mes nombreuses statistiques poursuivies à Adis-Abéba et la région avoisinante, pendant plus d'un an :

Parmi les Abyssins il y a :	garçons.....	400
—	filles.....	78
—	moyenne d'enfants par famille.	4
Parmi les Gallas il y a :	garçons.....	400
—	filles.....	107
—	moyenne d'enfants par famille.	6

Il y a donc plus de naissances mâles que de femelles parmi les Abyssins proprement dits (Choans, Godjamites, Tigréens) ; l'inverse chez les Gallas. Ce fait peut bien avoir eu sa valeur dans la conquête des pays Gallas par les Abyssins. Outre que c'est une adaptation de l'espèce aux innombrables luttes fratricides, ce fait pourrait aussi rendre compte des lois matrimoniales si originales des Abyssins. Nous en parlons ailleurs. La prédominance de naissances mâles est également un signe de vitalité d'une race ; car on a remarqué que les races qui tendent à la disparition produisent plus de femmes que d'hommes.

Quant au nombre des mariages stériles, il est étonnamment grand. Remarquons qu'il m'a été très difficile d'établir ces chiffres ; car, premièrement, il n'y a aucun état civil ou ecclésiastique en ce pays ; deuxièmement, les mariages sont si extraordinairement lâches, les divorces si bizarrement fréquents, qu'on ne sait comment compter les familles : ceux que j'interrogeais me demandaient si je voulais savoir le nombre de leurs frères et sœurs, de même père et mère, ou de leur mère seulement ! De fait, en Ethiopie, surtout parmi les Gallas et autres tribus, c'est la mère qui constitue la famille, les enfants ne connaissant souvent pas leur père ; c'est, comme nous le disons dans les *Impressions*, le matriarcat qui règne ici. Aussi, je conseille à ceux qui voudraient entreprendre de pareilles recherches de prendre la mère comme base de la famille. — D'autre part, il est fort difficile d'avoir la vérité de la bouche de ces peuples, qui, comme tous les primitifs, ont comme premier instinct de se méfier et de mentir. Si donc, il y a des erreurs dans les chiffres ci-dessus, elles ne sont point de moi, pas plus que pour les autres chapitres ; l'important, pour chacun de nous, est de pouvoir dire avec Montaigne : « Ma conscience ne falsifie pas un iota, mon inscience je ne le sçay. » Je serais d'ailleurs bien aise si on voulait me signaler toutes les erreurs que j'aurais pu commettre, bien involontairement. Je constate que le Dr Parissis est arrivé à une proportion toute voisine de la mienne : « Sur 100 naissances, dit-il, il y a 53 garçons et 45 filles », ce qui, calcul fait, donne 81 filles pour 100 garçons.

Il nous faut dire les raisons de l'infériorité flagrante de la fécondité abyssine par rapport à la fécondité galla. Elles sont multiples et d'ordre varié. Sans parler de certaines conditions sociales, tel que le divorce tellement fréquent

qu'il est la règle, je vois, me plaçant au seul point de vue médical et physiologique, quatre raisons principales :

1° La fréquence colossale de la blennorrhée, chez l'homme et par suite chez la femme qui jamais, absolument jamais, ne se fait soigner pour les maladies de la zone génitale ; il faut des cas extraordinaires pour la décider à se montrer au médecin. La cervicite doit être courante chez elle ; la vaginité est commune. Il faut cependant constater que le sexe est plus résistant ici que chez nous aux graves complications utéro-ovariennes de la gonococcie. La métrite peut être mise au premier rang, avec les fibromes, comme cause de la stérilité parmi les Abyssines ; les autres causes (déviations utérines, malformations de la matrice ou des trompes) sont assez rares chez ce peuple-nature.

2° La syphilis, deux et peut-être trois fois plus fréquente que chez nous ; elle cause ces séries de fausses-couches de plus en plus rapprochées du terme ; on produit de ces avortons destinés à mourir à brève échéance. L'avortement doit être d'autant plus incriminée qu'elle est bien rarement traitée. Disons, en passant, que les naissances d'enfants-morts sont attribuées par les théologiens du pays à un péché de ces enfants *in utero*, quand en réalité c'est la syphilis qui est en cause !

3° La coutume bizarre et très enracinée des ablutions biquotidiennes qui ne se bornent pas à l'extérieur mais sont nettement intra-vaginales. Le sexe y est forcé depuis l'établissement des règles jusqu'à la ménopause. Vous pouvez voir, si vous sortez vous promener dans les quartiers indigènes, une heure après le coucher du soleil ou peu avant son lever, des groupes de femme accroupies sur le gazon, loin de la demeure, en train de prendre ces ablutions, avec un vase quelconque à la main, vase en terre, en fer-blanc ou unealebasse. Faites à l'eau froide, *tribus digitis, ut vidi, intus, et duobus extus*, ces ablutions constituent une pratique anticonceptionnelle que je ne crains pas de qualifier de criminelle : cela détruit l'alcalinité du milieu vaginal indispensable à la vie des éléments fécondants. Elles sont faites évidemment sans autre but que la propreté, mais les effets n'en sont pas moins ceux des divers procédés malthusiens usités ailleurs. — Le « *modus copulandi* » spécial à ce peuple a peut-être aussi sa valeur en ne favorisant pas précisément l'arrivée au col de la liqueur séminale ; je reproduis ici en allemand, de Fried. Biber, ce « *modus copulandi* » en lui laissant toute la responsabilité de descriptions aussi indiscretes ; je dois ajouter que M. Biber pouvait le faire pour la collection (*Vie sexuelle des peuples*) à laquelle était destinée sa monographie : « *Den Mebdat, d. i. Beischlaf, üben die Abessinier in beiderseitiger, sowohl rechter als linker Seitelage. Leib au Leib, und zwar so, dass die Beine des Mannes zwischen die geöfneten und ihn um fließenden Beine der Frau zu liegen kommen.* »

L'âge tendre du mariage chez la jeune fille (8, 10, 12... ans) peut aussi être mis au rang de compte comme cause de stérilité. La Galla ignore ces ablutions ; si elle est plus souvent atteinte de blennorrhagie que l'Abyssine, par contre, elle connaît moins les ravages de la syphilis

## IODO-JUGLANS

(Extrait)

(de Noyer iodé)

L'iodo-juglans, tout en possédant une grande activité, est bien supporté par les estomacs les plus délicats : enfants, convalescents.

L'iodo-juglans est le meilleur succédané de l'huile de foie de morue.

POSOLOGIE. — Enfants : 10 à 20 gouttes par jour ; Adultes : 30 à 40 gouttes par jour, dans un peu de lait ou d'eau sucrée.

Maladies de poitrine : toux, bronchites, engorgements ganglionnaires, affection de la peau, faiblesse générale, surmenage, anémie.

DÉPÔT TOUTES PHARMACIES. — Vente de gros : H. MORAND, Pharmacien, AURAY (Morbihan).

dans les ménages. — Je n'ai d'ailleurs jamais constaté les signes d'insuffisance ovarienne.

4° L'usage sans scrupule de plantes et de moyens abortifs. Ces plantes sont : 1° le *toukour asmout* ou *habba-souda* (graine noire, nom arabe) ou sésame noire (*Nigella sativa* Renonculacées); on confondrait facilement ces graines avec celles de la stramonine; on l'emploie même, à petite dose, dans l'alimentation comme condiment aromatique. Pour l'usage dont il s'agit ici, on en écrase une bonne poignée entre deux pierres, et on la prend dans un grand gobelet de beurre fondu. En moins de deux heures, l'expulsion fœtale se fait au milieu d'une forte hémorragie. — 2° Le *sana filche* ou graines de moutarde blanche; une poignée prise de la même façon laisse la femme entre la vie et la mort. — 3° On fait des fumigations avec une plante dite *tossigne* qui est une labiée intermédiaire entre la sarriette et le thym; ce moyen est évidemment illusoire. — Plus employés que les simples sont les moyens mécaniques parmi lesquels le massage énergique et prolongé. Mais on ne connaît point les autres manœuvres criminelles de nos faiseuses d'anges; on ne porte jamais la main sur l'enfant *in utero*, comme nous l'avons dit plus haut. — Les avortements se pratiquent couramment, et, semble-t-il, sans que la femme et l'entourage aient conscience de la gravité de l'acte au point de vue moral, surtout parmi celles qui sont « en service » chez les Européens. Les lois ne poursuivent guère pareil délit, parce qu'en ce pays, il n'y a point de poursuites s'il n'y a pas d'accusateurs et de témoins. Je tiens de l'*Afa-négous* (« Bouche du Négus » ministre de la Justice) lui-même que l'avortement n'est poursuivi que si le père de l'enfant se porte accusateur. — Les Abyssins n'estiment pas qu'un fœtus ait âme, « soit un homme », avant quatre mois et demi (d'autres disent trois mois), ou même 40 jours; pour le plus grand nombre, l'animation a lieu le 40<sup>e</sup> jour de la conception. D'ailleurs un fait aussi net que franchement avoué est que l'Abyssin, dans la grande majorité des cas, ne se marie nullement pour avoir des enfants, mais bien, pour la satisfaction, sans arrière-pensée, d'un besoin physiologique; la venue d'un enfant est un « accident » auquel on se fait avec la soumission qui caractérise tout peuple primitif devant un phénomène naturel. Les deux ou trois premiers-nés font cependant la joie du ménage, et même on divorce, si l'union a été stérile, chez les riches; il ne manque pas même de gens qui se marient sous tel ou tel régime (communauté absolue des biens, qu'on se partage, en cas de divorce, « jusqu'au dernier grain de tef ») sous la condition expresse qu'on aura des héritiers.

Les Abyssins aiment beaucoup les enfants, mais nullement beaucoup d'enfants. C'est l'inverse chez le Galla qui aime à « voir » beaucoup d'enfants; il confond les « moutards » avec les moutons et ne les élève pas autrement; c'est chez lui autant un calcul qu'un instinct inconscient; il sait qu'avec une nombreuse famille, il cultivera bien et

beaucoup de champs; il pourra les envoyer dans la brousse lointaine garder ses troupeaux qu'il est obligé de diviser pour cause de maigres pâturages; il pourra vendre même ces enfants, comme cela se faisait dans toute l'Ethiopie, il n'y a pas bien longtemps (voir les nombreux marchés d'esclaves dont parle Rochet, il y a à peine trois quarts de siècle); je ne suis pas bien sûr que cela ne se pratique pas encore !... (voir l'*Esclavage*, chapitre V des *Impressions d'Ethiopie*). La supériorité du nombre des enfants par famille, chez les Gallas, s'explique aussi par la polygamie en pratique chez eux (Gallas oromos ou fétichistes, et Gallas musulmans). On m'a cité des Gallas qui avaient 40 et même 60 enfants de 10 ou 20 femmes; il est évident que dans ces cas il faut prendre la femme pour base de la famille et des calculs; la proportion par famille serait alors inférieure à la moyenne de 6 que nous avons établie plus haut. On sait d'ailleurs que la polygamie diminue la population au lieu de l'augmenter comme on serait tenté de le croire à première vue. — Enfin, chez les Gallas la stérilité est une honte comme aussi un désavantage pour la femme qui est facilement répudiée. Chez les Abyssins il n'en est pas tout à fait de même.

Tous les Européens remarquent combien les enfants sont négligés par les parents, mal ou même nullement soignés dans leurs maladies; il n'est pas rare que la mère ne dise au médecin dont le remède est mis de côté : *Médhanis Igziher no !*, « le remède en est Dieu ! », avec un accent qui dissimule à peine leur envie de se débarrasser de ce fardeau. Car un enfant n'est-il pas un fardeau pour une femme dont l'avenir matrimonial est si peu garanti en ce pays de divorces faciles ?

Il m'a semblé qu'il y a plus de femmes stériles en Ethiopie qu'en Europe; je parle de stérilité naturelle, car de stérilité voulue, la comparaison ne peut être tentée. On estime qu'il y a en Europe une femme stérile sur dix; on peut dire qu'en Ethiopie il y en a quinze ou même vingt sur cent. Chez les Abyssins, la femme stérile s'adresse aux prêtres pour obtenir un enfant; elle fait des prières, des vœux, des pèlerinages aux lieux saints du pays, aux eaux saintes, surtout au monastère de Zekouala où elle va prier le grand saint Abo; elle porte sur le dos le gros livre en parchemin relié qui rapporte la biographie du saint : « O saint Abo, si tu m'accordes un enfant, je te donnerai une vache, une chèvre, un chamma !... » Au Mont Zekouala qui élève son magnifique dôme bleu à 50 kilomètres au sud d'Adis-Abebâ, ce pèlerinage a lieu deux fois l'an (le 5 mars et le 5 octobre, à la fête mensuelle du saint); là est le bois, sur les flancs d'un immense cratère de plus de 500 mètres de diamètre dont le fond est occupé par un lac aux eaux sacrées, où les Amharas doivent, suivant la tradition, passer trois jours et trois nuits : « Là sont les sombres faisceaux d'un feuillage mystérieux; les femmes viennent chercher, non sans succès, un remède contre la stérilité », écrit J. Borelli dans l'*Ethiopie méridionale*, 1885.

# FEROXAL

FER  
des  
DYSPEPTIQUES

# BUISSON

## ANEMIES CONVALESCENCE - ASTHENIES

Combinaison Granulée  
de PROTOXALATE DE FER  
et de PHOSPHATES ALCALINS  
soluble dans tous les sucs gastriques.  
DOSE : 1 à 2 cuillerées à café à croquer aux repas  
TOLÉRANCE ABSOLUE - PAS DE CONSTIPATION  
GOÛT ÉQUIV  
BUISSON et C<sup>ie</sup>, 20, B<sup>is</sup> du Montparnasse, PARIS



Une pratique toute différente consiste à manger le *pu-dendum* d'une chèvre, séché, broyé et dilué dans de l'huile pure. — Pour faciliter une conception et surtout pour faire aboutir à terme une grossesse dans le cas où il y a eu plusieurs fausses-couches, on a beaucoup confiance dans un purgatif violent qui est la racine de l'indôt (*Phytolaca Abyssinica*) dont les graines fournissent le « savon végétal » et un remède contre la blennorrhagie. — Un autre remède réputé infailible est le fil de corbeau ; à la chasse, vos domestiques vous prient d'en abattre dans l'espoir d'en vendre les vésicules biliaires à quelques belles dames infécondes.

Inutile d'ajouter qu'on s'adresse aussi aux sorciers pour obtenir une progéniture, et nous décrivons ailleurs une de ces cérémonies complexes auxquelles ont recours les gens de cette espèce. — C'est également aux sorciers ou aux debtéras (scribes) qu'on a recours pour éviter une grossesse ou un accouchement à terme ; la femme reçoit une mixture à composition secrète qui est le plus souvent suivie de l'effet désiré.

« La contrainte morale », — ou immorale, — n'existe pas dans les ménages abyssins, encore moins dans les ménages gallas ; les théories et surtout les pratiques malthusiennes n'ont pas encore fait beaucoup de partisans ici, si l'on excepte les ablutions sus-mentionnées dont on est loin de soupçonner la portée et qui sont nécessitées par l'acreté des sécrétions des glandes génitales et sudoripares chez cette race en ces climats. C'est ce qui nous explique la fréquence des avortements. Dans les sociétés inférieures, c'est l'enfant qui souffre des misères et des vicissitudes de la vie des parents : le sauvage le tue ou l'abandonne parce qu'il faut fuir vite, il faut partager avec le petit être le peu qu'il a : l'enfant est venu sans avoir été invité au banquet de la vie ; — dans les sociétés demi-civilisées, comme l'Abyssinie, c'est l'avortement qui est le moyen de contrainte, de limitation du nombre des commensaux : le poids en retombe tout entier sur la femme qui se soumet aux douleurs et aux risques d'une telle pratique ; — dans les sociétés supérieures, enfin, c'est la « contrainte morale » qui règne, empêchant la conception elle-même ; c'est autant l'homme que la femme qui se sacrifie. Peu grave peut-être au point de vue juridique, c'est ce dernier procédé qui est le plus néfaste au point de vue de la dépopulation.

Les naturels ne connaissent rien au mystère des débuts de la vie intra-utérine ; ils se contentent de dire : *yé Iqziher fakad no !*. « C'est œuvre de Dieu ! » Ils s'imaginent que les règles se suppriment parce que le sang

forme et nourrit l'enfant. Les fausses-couches sont attribuées à l'influence du soleil, le fameux *mitche* dont nous avons parlé plus haut ; nais on n'en innocente pas néanmoins tout à fait le « mauvais œil » le *bouda*.

Comme aucun peuple de l'univers, celui-ci croit que la grossesse peut dépasser 9 mois et durer 2, 3, 4... 10 ans ; le produit est alors appelé « enfant d'os » (*yatint lidje*). On compte comme conception toute suppression des règles ayant dépassé 40 jours. Alors, supposez une femme qui a des irrégularités mensuelles, une aménorrhée de quelques mois interrompue de retours des règles ou d'une métrorrhagie : le sang qui apparaît vient de l'enfant ; celui-ci perd ainsi son sang et ses chairs et se réduit aux os ; mais dès que l'hémorragie cesse, les os reforment l'enfant. L'enfant qui naît un temps plus ou moins éloigné de ces irrégularités sera appelé « enfant d'os » et il aura comme âge intra-utérin toute la période des irrégularités, tandis qu'en réalité ces irrégularités sont dues à des affections utéro ovariennes ou un état général d'anémie. L'enfant d'os n'est pas animé, comme les autres enfants, vers 4 mois et demi.

Cet être qui meurt et renaît de ses os fait penser au mythe religieux d'après lequel l'homme ressuscite après sa mort grâce à un petit os situé au coccyx. En Europe on attribuait ce pouvoir au sésamoïde interne du gros orteil, comme l'edit Testut dans son *Anatomie humaine* où il cite ces paroles de Jacques Grévin (1569) : « Il n'est aucunement subject à la corruption, ainsi que le disent les sectateurs de la philosophie cachée, soustenant frivolement qu'il est conservé dans la terre jusqu'à ce qu'au temps de la résurrection il s'en élève un homme comme d'une graine. » On ne peut s'empêcher de faire des rapprochements entre l'homme qui s'élève de son sésamoïde comme d'une graine dans le sein de la terre et l'enfant qui renaît, pour les Abyssins, de ses os dans le sein maternel.

Inutile d'ajouter que les Abyssins appellent aussi « enfants d'os » les tumeurs, de quelque nature qu'elles soient, de la zone génitale, surtout les fibro-myomes. Comme il arrive qu'il y a toujours un germe de vérité dans les erreurs des peuples, on peut traduire « l'enfant d'os » de l'Abyssin, par notre lithopédion, « enfant de pierre » c'est-à-dire enfant mort et momifié dans le sein de sa mère et y restant plusieurs années.

A tout mal son remède, n'est-ce pas ? Puisque l'enfant d'os existe, il existe aussi son remède infailible, que voici : triturez avec du miel blanc (pas un autre) les feuilles et la tige du gui qui pousse sur l'arbre dit « mereuz » (*Strychnos Abyssinica*) ; faites prendre chaque jour un bol de la valeur de 2 grammes ; si l'enfant d'os ne sort pas, réjouissez-vous, il est résorbé !...

# iodo-MAISINE

Albumine Végétale Iodée

## H. SALLE & C<sup>IE</sup>

PARIS — 4, rue Elzevir, 4 — PARIS

## STATISTIQUE DÉMOGRAPHIQUE DE LA VILLE DE TOURS POUR 1911

Par le Dr Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL

1911		RÉPARTITION DES DÉCÈS (mort-nés non comptés) PAR AGE ET PAR SEXE									RÉPARTITION DES NAISSANCES PAR SEXE						
MOIS	moins de 1 an	de 1 an à 19 ans	de 20 à 39 ans	de 40 à 59 ans	de 60 à 79 ans	de 80 ans et au-dessus	TOTAUX	Masculin	Féminin	MORT-NÉS	Masculin	Féminin	TOTAUX	Illégitimes	MARIAGES	DIVORCES	
JANVIER.....	12	12	25	29	69	30	177	89	88	11	47	54	101	20	53	1	
FEVRIER.....	14	9	15	29	59	20	146	61	85	6	33	46	79	18	52	3	
MARS.....	18	16	31	22	43	10	140	72	68	6	51	51	102	24	27	3	
AVRIL.....	15	10	21	28	50	15	139	67	72	10	46	60	106	28	68	3	
MAI.....	13	18	20	27	40	10	128	67	61	4	62	65	127	22	23	3	
JUIN.....	17	16	22	27	39	6	127	53	74	7	46	54	100	24	54	1	
JUILLET.....	21	20	16	34	30	12	133	73	60	9	55	65	120	22	62	2	
AOUT.....	18	13	28	33	37	14	143	69	74	8	42	49	91	15	38	5	
SEPTEMBRE.....																	
OCTOBRE.....																	
NOVEMBRE.....																	
DECEMBRE.....																	
TOTAUX.....	128	114	178	229	367	117	1133	551	582	61	382	444	826	173	371	18	

## ANTISEPTIQUE URINAIRE PAR EXCELLENCE

Dissout et chasse l'acide urique

ARTHRITISME

DIATHÈSE URIQUE

GRANULÉ

SOLUBLE

Urotropine  
Helmitol  
Pipérazine

ROGIER

Benzoate  
de lithine  
etc.

PRIX

au Public : 5 fr.

Stimulant de l'activité hépatique et de l'activité rénale  
0,60 de principe actif par cuill. à café. — 2 à 6 cuill. à café par jour.ÉCHANTILLONS ET LITTÉRATURE : **Henry ROGIER**, Pharmacien, Ancien Interne des hôpitaux de Paris  
3 et 5, Boulevard de Courcelles — PARIS — Téléphone 533-85 — Dépositaires à Tours : Pharmacies GUIBERT, PAULIN et GIRAUD



Ajoutons que les parents professent des sentiments particuliers envers les « enfants d'os », — « Celui-ci, c'est mon « enfant d'os ! » me disait une mère, avec une tendresse spéciale, au sujet d'un petit que je soignais.

*A suivre.*

## NÉCROLOGIE

### LE HOUERF, ALLEAUME, BEAUDIER

Étudiants à l'Ecole de Tours

Un épouvantable accident d'automobile vient de causer la mort à trois étudiants de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Tours : MM. Le Houerf, Alleaume et Beaudier.

Le mardi 8 août, à 5 heures du matin, dans la traversée du bourg de Cormery, une automobile dans laquelle avaient pris place une dizaine de jeunes gens, à la suite d'une crevaison de pneumatique fit panache. Le choc, par suite de la vitesse de la voiture, fut terrible ; il y eut cinq morts et cinq blessés.

Cet accident a mis en deuil l'Ecole de Médecine de Tours et le corps médical tourangeau, car les malheureuses victimes étaient des travailleurs qui avaient les sympathies de tous.

Le Houerf, étudiant de quatrième année, interne à l'Hospice général et prosecteur à l'Ecole de Médecine, avait toutes les qualités nécessaires pour réussir. Aimant la médecine il s'y adonnait tout entier : c'était un bûcheur, un passionné de l'étude, toujours inquiet de nouvelles notions scientifiques à acquérir.



Le Houerf

Il s'intéressait tout particulièrement à l'anatomie. En sa qualité de prosecteur il aimait à recueillir des faits intéressants et rédigeait de nombreuses notes, dont beaucoup sont entre nos mains et méritent d'être publiées. Il était toujours disposé à aider ses jeunes camarades dans leurs débuts à l'amphithéâtre.

Originaire de Bretagne il avait été frappé par les monuments mégalithiques de cette province. Venu en Touraine il aimait à parcourir nos campagnes pour y étudier les dolmens et les menhirs. Lors du Congrès préhistorique, qui se tint à Tours en 1910, il fut secrétaire du comité local et fut un utile auxiliaire dans la réussite de cette belle manifestation scientifique.

Il assistait souvent aux séances de la Société médicale d'Indre-et-Loire, où il apportait des observations prises dans le service du Docteur Lapeyre.

C'était, au demeurant, un joyeux camarade aimant la poésie et la musique. Peu de temps avant sa mort il rédigeait la

meilleure partie d'une *Revue des étudiants* qui eut un succès très vif.

Il n'est pas inutile, pour marquer le caractère de Le Houerf, d'indiquer ce détail. Sans aucune fortune il devait subvenir lui-même à son entretien et à ses frais d'études. Il trouvait les ressources nécessaires dans un travail supplémentaire de répétiteur dans un collège et dans des leçons particulières ; c'était une lourde tâche mais qui lui permettait encore d'aider les siens dans une large mesure.

Le malheureux garçon était fiancé depuis de longs mois déjà. Il devait se marier prochainement en Bretagne, et faisait des rêves d'avenir que cette terrible catastrophe est venue dissiper à jamais. Ce fut un vaillant dans la lutte pour la vie ; un cœur brave et généreux, cachant sous une allure modeste et une timidité naturelle, les plus solides qualités qu'on exige d'un médecin : la connaissance du corps et de l'âme des hommes.

Marcel Alleaume, avait, au même degré, cet amour du travail qui prépare les savants de demain ; poursuivant parallèlement l'étude de la médecine et celle de la pharmacie, il avait obtenu déjà le diplôme de pharmacien de première classe, et actuellement, élève de troisième année, était interne en médecine à l'Hospice général.

Originaire de Beaugency, il avait ce tempérament calme et sérieux des Orléanais, le goût de l'ordre et la persévérance dans l'effort qui assure le succès.

Beaudier n'était à Tours que depuis quelques jours ; il y était venu pour passer le concours de l'internat en pharmacie à l'Hospice général. Marié depuis quelques années, il laisse dans la tristesse une femme et deux enfants.

Les obsèques des malheureuses victimes ont été l'occasion de belles manifestations de sympathie de la part des étudiants tourangeaux.

La *Gazette médicale du Centre* s'associe à l'émotion très grande qui s'est emparée de la population tourangelle et adresse aux familles de MM. Le Houerf, Alleaume et Beaudier, ses sympathies très vives.



Alleaume

### LE DOCTEUR GAËTAN BAILBY

Le vendredi 11 août 1911 est mort presque subitement, à Annecy, où il était en villégiature, le Dr Gaëtan Bailby, médecin major de première classe en retraite, chevalier de la Légion d'honneur.

Le Dr Bailby était Tourangeau et avait dans notre région des solides et nombreuses attaches médicales. Il fut pendant longtemps chargé du service médical au 66<sup>e</sup> d'infanterie en garnison à Tours.

D'une exactitude proverbiale dans l'exercice de sa charge, il avait su apporter d'utiles améliorations hygiéniques dans le milieu militaire où ses rapports étaient toujours remarquables.

DIGITALINE CRISTALLISÉE

# NATIVELLE

GRANULES - SOLUTION - AMPOULES

24, place des Vosges, PARIS

Il resta à Tours après sa mise à la retraite et suivait avec assiduité les réunions des diverses Sociétés savantes de la ville. Il meurt âgé de 66 ans.

### LE PROFESSEUR DIEULAFOY

Nous n'avons pas à dire ici ce que fut le professeur Dieulafoy, que la mort vient de ravir si rapidement à la science, ni l'influence très considérable que son enseignement et ses méthodes ont eu sur l'orientation de la médecine contemporaine.

Nous voulons rappeler simplement que le professeur Dieulafoy avait été l'un des derniers internes de Trousseau et était devenu le disciple préféré du grand clinicien, dont il adopta avec enthousiasme les doctrines.

Ainsi dans ses ouvrages, dans ses cliniques de l'Hôtel-Dieu et dans le manuel de Pathologie, le professeur Dieulafoy a continué la féconde tradition de Trousseau, qui lui-même avait conservé intactes les leçons de Bretonneau. Et ce qui frappe, à la lecture de certaines pages de ces grands esprits, c'est de trouver chez Dieulafoy une reconnaissance filiale pour Trousseau égale à celle que Trousseau montra pour Bretonneau.

Et, grâce à cette amitié sincère entre maîtres et élèves, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, a pu se fixer, triompher et grandir cette belle Ecole clinique française, née à Tours, et dont les chaires seront à l'avenir occupées avec toute l'autorité voulue par la phalange des disciples auxquels Dieulafoy a laissé un si bel héritage scientifique.

## NOUVELLES

### REPLACEMENTS MÉDICAUX

Ex-Interne Hop. Prov. 27 ans. Nombreuses références remplacements antérieurs, faisant pharmacie, au courant clientèle ville et campagne, accouchements, chirurgie, urgence, vénériens, libre à cette date, demande remplacements, conditions ordinaires, ou place rétribuée dans clinique. Voyagerait avec malade, Polyglotte. — Ecrire au Bureau Gazette, 3, rue Jeanne-d'Arc, Tours.

### PHYSIOTHÉRAPIE (COURS DE VACANCES)

Le cours de Physiothérapie organisé par MM. ALBERT-WEIL, DAUSSET, DEGRAIS, DUREY, KOUNDJY, LEROY, SANDOZ et WETTERWALD à l'école des Hautes Études Sociales et dans divers hôpitaux et cliniques, aura lieu du 9 au 31 octobre 1911.

S'adresser, pour les inscriptions ou pour l'envoi du programme détaillé, à MM. Vigor, éditeurs, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

## BIBLIOGRAPHIE

### ÆSCULAPE

GRANDE REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE LATÉRO-MÉDICALE  
Le n° : 1 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. (France), 23 fr. (Etranger) A. ROUZAUD, Editeur, 41, rue des Ecoles, Paris

### SOMMAIRE DU N° DE JUILLET 1911

*Pourquoi j'ai édité le Régime du Corps* (12 illustrations), par le Prof. LANDOUZY. Le premier ouvrage médical écrit en langue française ; sa saveur, ses sages préceptes ; l'importance des régimes dès le moyen-âge.

*Spiritisme et Métapsychisme* (3 illustrations), par GELEY. — Fin de l'article-réponse au Professeur Grasset sur une question troublante. Beau portrait de James Tissot.

*Ingres devant la Médecine* (6 illustrations), par VERDIER. — Ingres et les médecins ; son dédain de l'anatomie, sa peur des squelettes ; son type de beauté féminine (hypothyroïdie et goitre).

*J.-J. Rousseau devant la Médecine contemporaine* (8 illustrations), par LIBERT. — Masochisme, exhibitionnisme, éreutophobie... délire de persécution.

*Madame Annie Besant. Une religion nouvelle* (10 illustrations). — La vie merveilleuse de Madame Besant ; la Théosophie ; le jeune Alcyone, son livre, ses progressions successives à travers les âges.

*L'Ivresse dans l'Antiquité* (3 illustrations) par Félix RÉGNAULT. — D'après les auteurs, les céramiques, les peintures de Pompéi. *Petit voyage au pays des Lonfoques* (5 illustrations). — Les folies du « Cubisme » sont surtout le fait d'exotiques. Certaines œuvres du Salon des Indépendants devant la clinique mentale.

**SUPPLÉMENT.** — Une Sorbonne dernier cri. — Les Romanciers et l'Anatomie. — Banane et chair humaine. — Pauvre Lélian. — Le style ecclésiastique. — Tolstoï mystique. — Le papier en 1911. Ce que nous mangeons. — Les enterrés vivants. — La dernière lettre du Dr Mesny. — Les jeunes écrivains victimes ou privilégiés. — L'indécence aux hommes d'accoucher les femmes. — Le Régime du Corps. — Deux gravures d'après l'œuvre de J.-J. Rousseau. — Le beurre végétal extrait du coco. — Remèdes contre la rage. — Diététique : le Pot-au-Feu (CH. MONSELET) — La Vierge aux Anges (GIMABUÉ). — La dernière autopsie d'André Vésale (ASBERT). — Comment ont-ils gardé l'enfant quand il est né.

### SOMMAIRE DU N° D'AOUT 1911

*La Pathologie des Aztèques d'après leurs ex-voto* (17 illustrations), par le Dr BERILLON, Prof. à l'Ecole de Psychologie. — La pathologie mexicaine avant Christophe Colomb révélée par des statuettes (coliques hépatiques, névralgies, appendicite, idiotie, folie, syphilis, etc.). L'aliéné ligoté, son lézard.

*Le Jardin des Serpents* (5 illustrations), par le Prof. POZZI. — Le Dr Vital Brazil, de São Paulo, et ses serpents. La lutte dramatique du Mussurana et du Jararaca ; le Jararaca englouti. Le sérum polyvalent.

*Les Aïssaouahs* (6 illustrations), par le Dr G. ENCAUSSE (Papus). — La prière, la danse sur la lame du sabre, l'épée dans l'abdomen, le clou enfoncé dans la boîte crânienne, l'œil extrait de l'orbite.

*Une Visite au Dr P.-E. Colin, graveur* (11 illustrations), par le Dr RABIER. — Etude complète de l'œuvre de Colin, notre très grand graveur sur bois. Ses débuts, l'évolution de son art ; la simplicité puissante d'un primitif ; l'épopée de la Terre.

*Le Musée du Dr Lannelongue à Castéra-Verdazan* (3 illustrations). — Un musée type dû à une initiative médicale. Les chefs-d'œuvre de tous les âges, de toutes les écoles.

**VERONIDIA**  
NON  
TOXIQUE  
**BUISSON**

## INSOMNIES AFFECTIIONS SPASMODIQUES ou DOULOUREUSES

Solution titrée à 0,25 par cuillerée à bouche de *Diéthylmalonylurée* (Veronal), dans un véhicule synergique.  
DOSE : 1 à 3 cuillerées dans de l'eau.

TOLÉRANCE PARFAITE - SOMMEIL NORMAL  
GOUT AGREABLE

LABORATOIRES BUISSON et C<sup>e</sup>  
20, Boulevard du Montparnasse - PARIS



*Quelques risques de la profession médicale* (5 illustrations), par le Dr A. MARIE, médecin-chef de l'Asile de Villejuif. — *Le matryolo-*  
*ge médical, jusqu'à Grimard. Victimes illustres. Trois panoplies*  
*d'instruments de crime. Impressions d'un rescapé.*

*Cannibalisme* (7 illustrations). — D'après un témoin oculaire, com-  
pagnon de Stanley. Le séjour préalable dans l'eau ; la chose ; les  
divers modes ; le moral de la victime prédestinée.

**SUPPL. MENT.** — *L'Asperge* (Sonnet de MONSELET). — *Morale bernoise.*  
— *Napoléon et le suicide.* — *Le cœur et l'urne funéraire.* — *Derniers jours*  
de Verlaine. — *Lait végétal.* — *Voies célestes.* — *Les enfermés.* — *Mou-*  
*vement antijennérien en Angleterre.* — *Teintures pour cheveux.* —  
*Diagnostic étiologique de la Tour penchée.* — *L'âme d'une petite fille.*  
— *Un livre du Sieur de la Framboisière.* — *La Mort et la Vie.* — *Im-*  
*prudences.* — *Les lions aiment-ils la chair humaine ?* — *Névroses à*  
*décharge.* — *Napoléon devant la nourriture.* — *Rostand et le Cantique*  
*de l'Aile.* — *La Syphilis aux temps préhistoriques.*

**La rétention azotée et le régime hypo-azoté au cours**  
**des néphrites** (*Consultations médicales françaises*, fasci-  
cule 27), par le Dr J. CASTAIGNE, professeur agrégé à la  
Faculté de médecine de Paris, médecin des hôpitaux. In-16  
de 24 pages. (A. Poinat, éditeur, 11, rue Dupuytren, Paris).  
Prix : 0 fr. 50, franco ; abonnement annuel (12 fascicules) :  
4 francs.

## Reconstituant du système nerveux NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

Le numéro du 2 septembre de **Paris-Médical**, publié  
par le professeur GILBERT, à la librairie J.-B. Baillière et  
fils, est entièrement consacré à l'**Ophthalmologie**,  
l'**Oto-Rhino-Laryngologie** et la **Stomatologie**.

L'Ophthalmologie en 1911 (*revue annuelle*), par le Dr F. TER-  
RIEN, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris. —  
La tuberculose des voies lacrymales, par le Dr ROLLET, profes-  
seur de clinique ophtalmologique à la Faculté de médecine  
de Lyon. — L'étiologie dentaire de certaines affections des  
yeux, par le Dr A. TERSON, ancien chef de clinique ophtalmo-  
logique à la Faculté de médecine de Paris. — L'otorhino-laryn-  
gologie en 1911 (*revue annuelle*), par le Dr M. GRIVOT, otorhino-  
laryngologiste des hôpitaux de Paris. — L'examen de la fonction  
vestibulaire, par le Dr HALPHEN, assistant du service oto-rhino-  
laryngologique de l'hôpital Lariboisière. — La stomatolo-  
gie en 1911 (*revue annuelle*), par le Dr FARGIN-FAYOLLE,  
dentiste des hôpitaux de Paris. — Les accidents de la dent  
de sagesse, par le Dr CAPDEPONT, dentiste des hôpitaux de  
Paris. — Le médecin doit examiner la bouche de tous ses  
malades, par le Dr KRITCHEWSKY. — *Libres propos* : A propos  
des examens de chirurgiens-dentistes, par le Dr Jean CAMUS.  
— *Choses du jour* : Superstitions d'aviateurs. — *Chronique*  
*médico-littéraire* : Le premier client, par le Dr CHAZAL. — L'Abbé

# HISTOGÉNOL

## NALINE

à base de  
Nuclarrhine

**FORMES et DOSES :**  
**ÉLIXIR, ÉMULSION**  
**GRANULE**

2 cuillerées à soupe par  
jour.

**COMPRIMÉS**  
4 à 6 comprimés par jour.

**AMPOULE**  
1 ampoule par jour.

Médication  
Arsénio-phosphorée  
organique

L'HISTOGÉNOL NALINE est indiqué dans tous les cas où l'organisme, débilité  
par une cause quelconque, a besoin d'une **médication réparatrice puissante** ;  
dans tous les cas où il faut relever l'état général par l'amélioration de la  
composition du sang, la reminéralisation des tissus et le retour à la normale  
des réactions intraorganiques.

**TUBERCULOSE, BRONCHITES, LYMPHATISME, SCROFULE, ANÉMIE**  
**ASTHME, NEURASTHÉNIE, DIABÈTE, AFFECTIONS CUTANÉES**  
**FAIBLESSE GÉNÉRALE, CONVALESCENCES DIFFICILES, ETC.**

Echantillons : Laboratoires A. NALINE, 12, Rue du Chemin-Vert, à VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine)

## Nouveau Traitement de la SYPHILIS

# HECTINE

benzoesulfone-paraaminophénylarsinate de soude).

**PILULES** (0,40 d'Hectine par pilule).  
Une à deux pilules par jour pendant 10 à 15 jours.

**GOUTTES** (20 gouttes équivalent à 0,05 d'Hectine).  
20 à 100 gouttes par jour pendant 10 à 15 jours.

**AMPOULES A** (0,10 d'Hectine par ampoule).

**AMPOULES B** (0,20 d'Hectine par ampoule).

Injecter une ampoule par jour pendant 10 à 15 jours.

INJECTIONS INDOLORES

# HECTARGYRE

(Combinaison d'Hectine et de Mercure).

**PILULES** (Par pilule : Hectine 0,10 ; Protoiodure Hg. 0,05 ; Ext. Op. 0,01).  
Une à 2 pilules par jour

**GOUTTES** (Par 20 gouttes : Hectine 0,05 ; Hg 0,01). — 20 à 100 gouttes par jour.

**AMPOULES A** (Par ampoule : Hectine 0,10 ; Hg 0,005).

**AMPOULES B** (Par ampoule : Hectine 0,20 ; Hg 0,01).

Durée du  
traitement  
10 à 15  
jours.

Une ampoule par jour  
pendant 10 à 15 jours.  
INJECTIONS INDOLORES

Echantillons et littérature d'Hectine et d'Hectargyre. **LABORATOIRE** de l'**HECTINE**, 12, R du Chemin-Vert, VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine).

de L'ÉPÉE, par le Dr Fernand LEMAITRE. — *La médecine humoristique* : Le professeur agrégé RÉNON, par BILS. — *Diététique*. — *Formules thérapeutiques*. — *Les cérémonies médicales à l'étranger* : Le Jubilé de la revue médicale de Cracovie. — *Chronique des livres*. — *Nouvelles*. — *La Vie médicale*. — *Cours*. — *Thérapeutique pratique*. (Envoi franco de ce numéro de 68 pages in-4 avec figures contre 0 fr. 70 en timbres-poste, tous pays.)

#### CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations directes et rapides. — Lyon Le Mans Rennes

VOITURE DIRECTE MIXTE 1<sup>re</sup> ET 2<sup>e</sup> CLASSES

ALLER Lyon, départ 4 h. 41 soir ; Saincaize, départ 9 h. 35 soir ; Saint-Pierre-des-Corps (Tours), départ 1 h. 48 m. matin ; Le Mans, arrivée 3 h. 44 m. matin ; Rennes arrivée 7 h. 2 m. matin.

RETOUR : Rennes, départ 4 h. 30 m. soir ; Le Mans, départ 9 h. 41 m. soir ; Saint-Pierre-des-Corps (Tours), départ minuit 26 m. ; arrivée Saincaize 4 h. 15 m. matin ; arrivée Lyon 9 h. 40 m. matin.

#### Train de luxe. — Pyrénées Cote-d'Argent

La Compagnie d'Orléans a mis de nouveau en marche au départ de Paris-Quai d'Orsay, depuis le 19 août, le train de luxe quotidien extra rapide de nuit sur le Sud-Ouest qui a eu tant de succès lors de ses précédentes périodes de circulation.

Rappelons que ce train est exclusivement composé de wagons-lits offrant des places de salons-lits à 3 lits, de compartiments à 2 lits et de couchettes.

Départ de Paris-Quai d'Orsay à 9 heures du soir, arrivée à Biarritz à 7 h. 48 m., à Saint-Jean-de-Luz à 8 h. 1 m., à Irun à 8 h. 23 m., à Saint-Sébastien à 8 h. 50 m. matin.

Au retour, départ de Saint-Sébastien à 8 h. 14 m. soir, d' Hendaye à 9 h. 2 m., de Saint-Jean-de-Luz à 9 h. 49 m., de Biarritz à 9 h. 29 m., arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 15 m. matin.

En outre, par une très heureuse innovation, une partie du train se séparant à Dax desservira directement jusqu'au 15 Septembre, Pau, Lourdes, Pierrefitte-Nestlas et, par cette dernière gare, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur et Gavarnie.

Le train arrivera à Pau à 7 h. 59 m., à Lourdes à 8 h. 58 m., à Pierrefitte-Nestlas à 9 h. 48 m. matin.

RETOUR : départ de Pierrefitte-Nestlas à 8 h. 17 m., de Lourdes à 8 h. 46 m., de Pau à 9 h. 28 m. soir.

**LOTION DEQUÉANT**, contre le *Sebumbacille*, *calvitie*, *pelade*, *teigne*, *trichophytie*, *seborrhée*, *acné*, etc.

L. DEQUÉANT, pharmacien, 38, r. Clignancourt, Paris.

**CÉRÉBRINE**, médicament spécifique de la *migraine* sous toutes ses formes et des *régles douloureuses*. Agit spécialement contre les *névralgies faciales*, *intercostales*, *rhumatismales*, *sciaticques*, le *vertige stomacal*, et contre les *névralgies rebelles*. Une à deux cuillerées à soupe à tout moment d'un accès suffisent.

Eug. FOURNIER et C<sup>ie</sup>, 147, Boul. du Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>)

Tous les praticiens qui ont expérimenté l'Élatine Bouin s'accordent à vanter sa haute efficacité dans les *catarrhes bronchiques*.

Non seulement l'Élatine se montre un très actif modificateur des sécrétions glandulaires, mais elle a le précieux avantage d'être inoffensive pour le rein, et, par suite, de pouvoir être impunément utilisée, aussi longtemps qu'il convient.

Extrait balsamique de sapin et goudron de Norvège, l'Élatine Bouin doit sa parfaite tolérance à sa composition dénuée de tout élément irritant et toxique. Aux *bronchitiques chroniques*, on l'administrera à la dose de deux à trois verres à bordeaux, fractionnés dans la journée et mélangés de préférence à du lait chaud ou à une tisane pectorale.

**MÉDECINE PRATIQUE.** — Traitement des tuberculoses et affections des voies respiratoires. — Dans son *Traité de médecine*, le docteur FERRAND dit : « L'Emulsion Marchais est, d'après l'avis des médecins, la meilleure préparation créosotée ; elle diminue rapidement la toux, l'expectoration, la fièvre et active la digestion. »

Le professeur TRÉLAT, ancien président de l'Académie de médecine, écrit, février 1885 : L'Emulsion Marchais me paraît un bon médicament : j'en use personnellement, je la conseille et j'en donne à mes malades de l'hôpital. L'Emulsion Marchais se prend à la dose de 3 à 6 cuillerées à café par jour, dans lait, tisane, bouillon.

Méfiez-vous des  
Contrefaçons!  
Porte  
TOUJOURS  
la signature de garantie

**L'ÉLIXIR DE VIRGINIE**

(Maladies du Système Veineux)

**NYRDAHL**

## LABORATOIRE E. MICHELON

Docteur en Pharmacie

CHIMISTE-EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX

20, Boulevard Heurteloup, 20

**TOURS — TÉLÉPH. 3.08 — TOURS**

**Nucleo Fer Girard**, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

**Floreine** — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains ; innocuité absolue.

**Biophorine** Kola Glycéro- granulé de kola, glycéro-phosphatée phosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et *antidéperditeurs*, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

**Vin Girard** de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté Succédané de l'huile de foie de morue Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

## TUBERCULOSES

Bronchites, Catarrhes, Gripes

Traité par l'**EMULSION MARCHAIS**  
de 3 à 6 cuillerées à café  
dans lait, bouillon  
**PHOSPHO - CRÉOSOTÉE**

## OBLATINE

Liqueur au *Vieux Cognac* préparée selon la formule des *Oblats* de l'Abbaye de la Foy (Charente), par S. DEXANT, Jarnac, près Cognac.

ÉCHANTILLONS GRATUITS SUR DEMANDE

Le Gérant, H. AUBUGEULT.

Tours, imp. Tarrazzella, 20-22, rue de la Préfecture.